

Maze
MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, LIFESTYLE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART
OCTOBRE 2014 - NUMÉRO 33
MUSIQUE
APHEX TWIN
RENCONTRE AVEC JOY
ACTUALITÉ
TOUS JOURNALISTES
MAHIEDINE MEKHISSI
RENCONTRE
CÉLINE SCIAMMA
© Laurent Sciamma
ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947
MAZEMAG.FR - LABYRINTHE DE CURIOSITÉS

# ÉDITORIAL

Depuis trente-trois numéros et désormais plus de trois ans, nous vous proposons une nouvelle forme d'expression, nous luttons contre les stéréotypes, les clichés et les déterminismes sur une jeunesse singulière. Du moins, nous tentons de le faire. Force est de constater que, malgré nos efforts et les centaines d'initiatives prises par des lycéens, étudiants, apprentis, jeunes actifs, l'image "du jeune" est globalement portée et soutenue par les mêmes images fixes d'un passé révolu.

Contre la résignation, nous avons choisi l'action, contre les clichés nous avons choisi la diversité, contre la tentation l'élitisme nous avons choisi la force d'une rédaction aussi éclectique que représentative. En dépit de tous les discours qui cherchent à nous endormir, Maze a choisi l'insomnie.

L'heure est venue de prendre un tournant, de continuer à mener notre projet, de le repenser également, en y adossant un militantisme intelligent, apartisan, mais surtout pas apolitique. Nous ne pouvons plus nous satisfaire de l'atmosphère dans laquelle nous baignons, nous ne pouvons plus nous contenter d'avancer à tâtons.

Nous ne sommes pas les porte-paroles de la jeunesse, qui peut d'ailleurs prétendre l'être ? Si nous nous efforçons de proposer chaque mois un nouveau numéro de notre labyrinthe, c'est surtout pour refléter des sensibilités, des opinions et des points de vue différents. Si vous êtes aussi nombreux à nous lire et, je l'espère, à vous reconnaître dans nos articles sur ces sujets parfois considérés comme ne pouvant pas être dignes d'intérêt chez "les jeunes", cela constitue la preuve que nous ne faisons pas fausse route.

En se présentant comme un média, en cherchant la reconnaissance de ses pairs, tout en présentant sa différence, celle d'être entièrement édité par des lycéens et étudiants âgés de 15 à 25 ans, tous bénévoles, et surtout, tous passionnés par leur sujet, sans forcément penser à un avenir professionnel dans le journalisme, nous préservons la raison d'être de Maze.

En affichant une ligne éditoriale claire, une rédaction motivée et réunie autour de tous les combats que nous devons mener ensemble, nous ouvrons une nouvelle page de cette aventure.

**Baptiste Thevelein**
***Directeur de la publication, Rédacteur en chef***

**Maze**

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

N° R.N.A. : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse).


Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

# SOMMAIRE



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
RÉDACTEUR EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN

DIR. DE LA COMMUNICATION
ORLANE LE BOUTEILLER

COORD. DE LA RÉDACTION
AMÉLIE COISPEL

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
MANON VERCOUTER
BENOIT MICHAELY

COORD. DES RUBRIQUES
SAMUEL LADVENU, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
PHILIPPE HUSSON, CINÉMA
BASILE IMBERT, LITTÉRATURE
PIERRE GUESDE, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE, ART
ELOÏSE PRÉVEL, LIFESTYLE

CORRECTEURS
JOHANNE LAUTRIDOU
MARION BOTHOREL
CHRISTELLE PERRIN
ANTOINE DELCOURS
EMMA HENNING
MARION ZITOLI
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTEURS
A. PETITBONNEVILLE
ANAÏS ALLE
ANNE-C. MESNIER
ANNE-F. ROULETTE
ASTRIG AGOPIAN
AUDE ANDRÉ
AURÉLIE JQ
BAPTISTE ERONDEL
CAMILLE CHARDON
CÉLIA RENART
JUNE DE WITT
CHARLINE VAL
CLAIRE LEYS
CLARA GRIOLET
CLÉM. C-LEBRESNE
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA PELLEGRINO
ENORA ROSEWARD
ETIENNE MEIGNANT
FABIEN LOURME
FAB. RANDRIANARISOA
FÉLIX PETIT
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
HUGO LAMARE
JASON STUM
JULIA COUTANT
JULIE LÉCUYER
KEVIN DUFRÊCHE
LAUR. WINTERSHEIM
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LEA VITTORIANO
LISETTE LOURDIN
LISHA PU
LOÏC PIERROT
LUCIE PASSARD
MARIE PUZENAT
MARINE ROUX
MARIE DAOUDAL
MÉLANIE DOMERGUE
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NATHAN LÉVÊQUE
NICOLAS RENAUD
NICOLAS CURY
NICOLAS FAYEULLE
NINE UHEL
NOA COUPEY
PABLO MORENO
ROXANE THÉBAUD
SOFIA TOUHAMI
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNEL
TOM VANDER BORGHT
THOMAS PHILIPPE
V. JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE

ÉDITO POLITIQUE

# LE TEMPS DU COURAGE

**S'il est une vertu qui n'existe pas chez les hommes et femmes politiques français, c'est la vision à long terme. Ségolène Royal essaye de déroger à la règle en présentant à l'Assemblée Nationale son projet de loi pour la transition énergétique et la croissance verte. Qualifié de "chantier majeur du quinquennat" par le président Hollande, ce projet de loi doit permettre d'aller vers une meilleure efficacité énergétique, promouvoir les énergies renouvelables, et bien sûr, créer de l'emploi.**

Les propositions faites par Ségolène Royal sont nombreuses : la fermeture d'un ou plusieurs réacteurs lorsqu'un nouveau est ouvert, priorité à la rénovation thermique des bâtiments pour avoir un parc immobilier moins gourmand en énergie, une "taxe carbone" revisitée, l'obligation de 50% de véhicules électriques dans les flottes de transports publics, ou encore la réduction de 30% de notre consommation d'énergie fossile d'ici à 2030.

Même si l'initiative de la ministre de l'Écologie est louable et que les propositions sont concrètes, elles apparaissent surtout comme des mesures de bon sens. Même si l'on parle de 2030 voire 2050, le gouvernement se contente de mettre en place des mesures immédiates et nationales, sans penser à la transition énergétique et au développement durable à différentes échelles. La question du nucléaire n'est par exemple pas tranchée. Si la promesse de François Hollande de réduire la part du nucléaire dans la production d'électricité de 75% à 50% d'ici à 2025 est inscrite dans la loi, il n'est pas explicitement question de fermer des réacteurs, comme celui de Fessenheim.

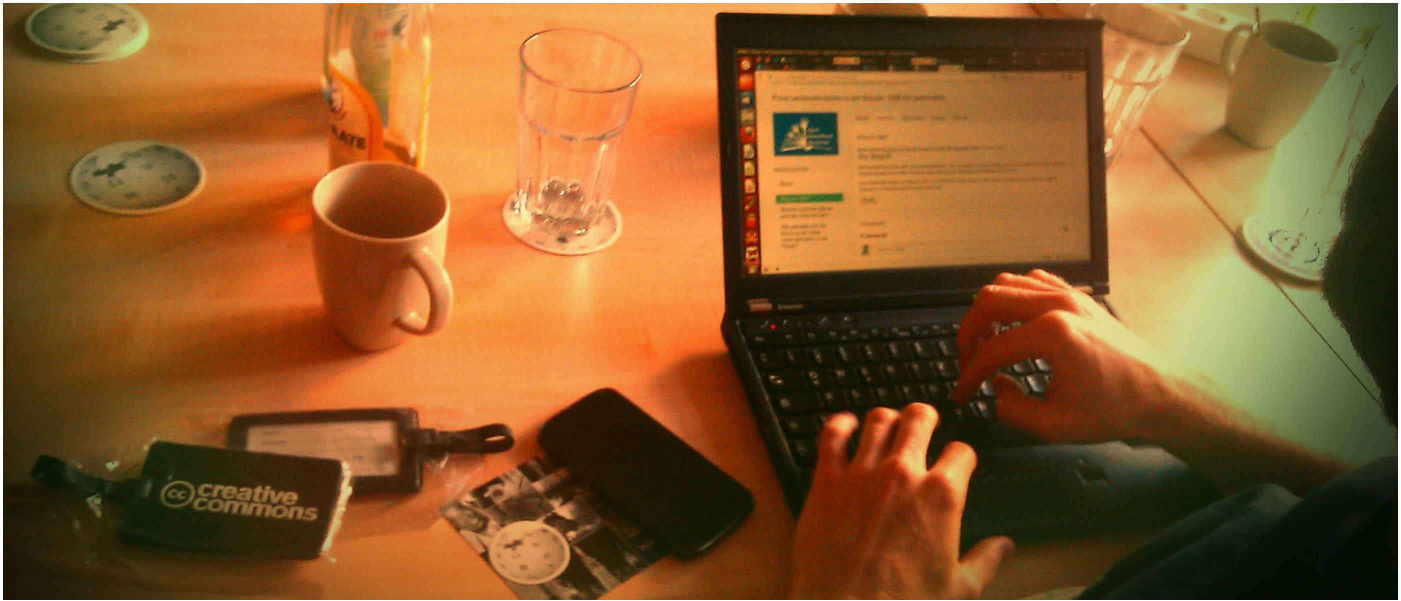
Mais entendons nous bien, je ne reproche rien personnellement à Ségolène Royal. Elle fait un peu comme elle peut avec ce qu'elle a. En effet, les aides accordées à la transition énergétique seront données sous formes de crédit d'impôts et autres remises fiscales, le gouvernement excluant quasiment tout investissement, la rigueur budgétaire étant devenue le seul objectif qui vaille. Comme trop souvent, ce gouvernement manque de courage. Il n'y a pas le choix : pour répondre à l'urgence du changement climatique, il faut investir dans l'économie verte. Avoir du courage, c'est faire de la pédagogie, pour expliquer aux Français que nous ne pouvons plus consommer de l'énergie comme nous le faisions jusqu'ici, c'est baisser le coût des transports en commun pour que chacun laisse sa voiture au garage quand c'est possible, c'est dire à l'Union Européenne qu'on ne peut pas accepter un commissaire européen au climat lié aux lobbys pétroliers.

Ségolène Royal est la troisième ministre de l'Écologie du quinquennat, ministère qui affiche donc le même nombre de ministres en deux ans que les ministères de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, soit les trois priorités de François Hollande pendant la campagne. Quand le Président de la République a autant de mal à montrer cohérence et constance dans son action, l'écologie doit être un marqueur de stabilité, et une grande cause nationale. Rigueur budgétaire ou souci de l'avenir de la planète ? À François Hollande de définir sa priorité.

***- Kevin Dufrêche***

# LES MOOC
## EFFET DE MODE OU CLASSES DE DEMAIN ?

**Les Mooc, Massive Open Online Courses, font tourner la tête des professionnels de l'enseignement supérieur. Ces cours d'un nouveau genre, entièrement dispensés via internet, se développent à vitesse grand V dans le paysage étudiant - mais pas que - français après un essor remarquable aux Etats-Unis, mais posent également la question de leur réelle pérennité : cours de demain ou simple tendance passagère ?**



WMDE Elly Köpf CC BY-SA

La première difficulté du Mooc consiste à lui trouver une simple définition. Le terme, qui englobait à l'origine un enseignement structuré dispensé via le net, a désormais tendance à être utilisé pour de simples vidéos à objectif professionnel. Enseignement révolutionnaire qui met le savoir à la portée de tout le monde selon certains, les Mooc cachent en réalité d'autres chiffres un peu moins glorieux. Avec seulement 9% des étudiants qui lisent au moins la moitié des cours et 5% qui les valident en entier, les doutes des universités quant à la rentabilité du modèle se comprennent. En effet, ces dizaines d'heures de cours filmés, montés, et animés coûtent chers aux établissements. Seules de grosses universités et institutions ont pu créer leurs propres plateformes, et ont désormais tendance à rendre leur accès payant : sous forme de forfaits à l'inscription, ou chose plus courante, de certifications payantes pour valider la fin du cours. Alors la portée « démocratisation du savoir » en prend un coup, surtout lorsque l'on sait que la moyenne d'âge des étudiants qui suivent les Mooc est de 28 ans, et que presque 70% de ces derniers ont déjà une licence (statistiques EdX).

Tout n'est néanmoins pas à jeter dans le modèle du Mooc, qui offre un aperçu du cours de demain. Mais les amphithéâtres et cours magistraux ont encore de beaux jours devant eux si ces classes 2.0 ne savent s'encadrer à plus grande échelle. En France, les Mooc ne relèvent pour l'instant que d'initiatives individuelles et dispersées, créant rivalités entre universités. Il conviendrait d'encadrer cela à l'échelle européenne pour proposer des cours attractifs aux étudiants du monde entier, et ne plus dépendre des grosses plateformes de Mooc américaines qui hébergent la majorité des classes virtuelles de notre pays. Seule cette coordination pourrait à la fois assurer une pérennité de ces classes de demain, mais aussi leur conférer une certaine légitimité. Seuls 23% des universitaires américains pensent que les Mooc ont un avenir à long terme, c'est dire la réputation de la méthode auprès des professionnels.

Même si le Mooc ne s'imposera pas comme un enseignement principal reconnu, il offre une certaine légitimité dans une optique de spécialisation dans un domaine particulier. De plus, les Mooc auront eu le mérite de dépoussiérer le paysage universitaire français en faisant prendre conscience au monde de l'enseignement supérieur que le futur de leurs établissements ne pourra se faire indépendamment des nouvelles technologies et de ces méthodes basées sur l'interaction et le partage de données et connaissances.

**- Thomas Philippe**

# NETFLIX DÉBARQUE EN FRANCE

**Un nouveau géant américain est arrivé sur le marché français le 15 septembre dernier. De nombreux amateurs et films et de séries l'attendaient de pied ferme depuis un bon bout de temps mais c'est maintenant chose faite : Netflix est désormais disponible en France.**




Netflix - Droits réservés

Netflix, entreprise créée en 1997 en Californie, est une plateforme dédiée à la location de films ou de séries directement à partir de son canapé. C'est un peu une sorte de vidéo club à domicile. Netflix va plus loin que les services de vidéo à la demande qu'on peut d'ores et déjà trouver chez les fournisseurs Internet : en effet là où vous payiez environ 4 ou 5€ pour pouvoir visionner un film sur une durée d'environ 24h, Netflix propose un abonnement mensuel qui permet d'avoir un accès illimité à tous ces contenus.

Le site propose plusieurs formules, avec des tarifs s'échelonnant entre 7,99€ et 11,99€ par mois avec notamment la possibilité d'avoir des contenus en HD et dont on peut profiter à la fois sur 2 écrans (ce qui devrait ravir les possesseurs de tablettes numériques ou bien encore ceux qui ne s'accordent pas sur les programmes télévisuels !)
Si Netflix propose un important catalogue de séries, là aussi il va au-delà de nos opérateurs traditionnels. La plateforme ne se contente pas de rediffuser des séries à succès, elle propose également ses propres productions. On a déjà appris que Netflix diffusera fin 2015 sa première production française (en exclusivité donc) : Marseille. Pour l'heure le catalogue français peut se targuer de référencer par exemple Fargo ou Orange Is The New Black et d'avoir rafler les droits mondiaux de rediffusion de Gotham.

Mais les fans de la série House Of Cards compteront parmi les déçus, en effet bien que cette série fasse partie des productions de l'entreprise, ils n'ont pas obtenu le droit de la diffuser en France où elle continuera d'être exploitée par Canal+. De même la législation française exige un délai de 3 ans après la sortie sur grand écran avant qu'il ne soit possible de diffuser un film en vidéo à la demande. De même, difficile d'imaginer les séries américaines disponibles sur la plateforme 24h après leur diffusion.

De plus Netflix n'est pour le moment disponible que sur les ordinateurs, smartphones ou autres tablettes numériques puisqu'aucun fournisseur d'accès Internet français n'a conclu d'accord avec la plateforme américaine. Ainsi pour les foyers équipés d'une box ADSL pas de moyen d'accéder au contenu sur leur télévision. On comprend que les opérateurs soient réticents à l'idée de proposer ce service à leurs abonnés quand bien même chacun d'eux propose déjà un service de VOD.

Il n'est donc pas sûr que Netflix explose en France comme il l'a fait aux Etats-Unis. En effet, profiter d'une série ou d'un film sur un écran de tablette ne procure pas la même expérience que sur un écran plat tout neuf qui doit rester éteint et le délai avant la possible diffusion des films semble être un frein. Néanmoins Netflix propose un mois d'essai gratuit sans conditions ce qui peut vite rendre accros les fans de séries, et permettra peut-être aux fournisseurs d'accès Internet français de se rendre compte de l'opportunité de ce service.

**- Marion Zitoli**

# TORTURE AU MEXIQUE
## LE RAPPORT ALARMANT D'AMNESTY INTERNATIONAL




**Cela fait plusieurs années que l'ONG de défense des droits de l'homme Amnesty international enquête sur l'existence d'actes de torture au Mexique. Son nouveau rapport, Hors de toute mesure, La torture et les autres mauvais traitements au Mexique, vient de sortir récemment. Il convient d'en pointer du doigt les différents éléments qui confirment l'existence de cette barbarie mexicaine.**

### Des emprisonnements arbitraires

Amnesty International le rapporte : de 2008 à 2013, le procureur général de la République a placé 8'595 personnes en détention sans inculpation pour des périodes allant jusqu'à 80 jours. Cette pratique de détention préventive, appelée l'arraigo, est une forme de détention arbitraire, violant, entre autres, le droit à la liberté personnelle et à la présomption d'innocence. Face à l'indignation de la communauté internationale, le pays a promis un assouplissement de l'arraigo mais ne l'a toujours pas rendu illégal. Les cas de torture signalés sont en croissance exponentielle d'après la Commission nationale des droits humains (CNDH). Les faits sont là : entre 2010 et la fin de 2013, la CNDH a reçu plus de 7'000 plaintes pour torture et autres mauvais traitements.  Les tortionnaires restent impunis. 123 poursuites pour tortures ont eu lieu entre 2005 et 2013, et seulement sept ont abouti à des condamnations aux termes de la législation fédérale. Il est donc évident que la peur de la torture augmente au sein de la population mexicaine. Les personnes détenues s'adressent à la justice pour empêcher les représentants des autorités de les torturer. Des individus étant passés par la case prison sont aussi portés disparus.  En effet, des représentants des autorités fédérales reconnaissent que plus de 22'000 personnes ont disparu ou sont portées disparues au Mexique. Des fonctionnaires seraient impliqués dans des cas de disparitions forcées, des restes de victimes auraient été retrouvés avec des stigmates insoupçonnables de torture. D'après une enquête d'AI, 64% des mexicains craignent d'être torturés s'ils sont détenus.

### Des faits de longue date

Déjà en octobre 2012, un rapport d'Amnesty in-

titulé «Coupables connus, victimes innocentes», confirmait l'intégration de cette pratique de torture dans la lutte contre le crime organisé. « Les forces de sécurité s'y adonnent, les autorités judiciaires la cautionnent et personne ne sanctionne » souligne alors Libération. Le journal rapporte que l'enquête contient des dizaines d'histoires de Mexicains torturés par la police ou par les militaires. Chaque nom, chaque cas évoque une nouvelle facette de la cruauté. Ainsi Israel Arzate témoigne : les militaires l'ont obligé à s'attribuer un crime qu'il n'avait pas commis et ont filmé ses confessions sous la torture. En juin 2013, Amnesty rapportait aussi le témoignage de Miriam Isaura López Vargas. Elle venait d'échapper aux mains de soldats mexicains qui l'avait torturée et violée. Les faits sont là, et la torture existe bel et bien. L'Union Européenne cherche à s'emparer de la question mais comme bien souvent, les institutions internationales ont peu d'impact face au pouvoir de l'Etat mexicain. La stratégie qui consiste à charger l'armée des détentions et interrogatoires en dehors de tout cadre judiciaire « a comme conséquence cette inacceptable réalité », d'après l'ancien rapport d'Amnesty International.

## Qu'affirme le nouveau rapport ?

Une procédure d'enquête a été établie par l'ONU pour recueillir des éléments médicaux prouvant qu'il y a eu torture, c'est le Protocole d'Istanbul. Il donne des lignes directrices sur la manière d'évaluer et de constater les traces de torture médicalement relevées.

Les chiffres sont frappants. Le nombre des cas de torture signalés en 2013 dépassaient de 600% celui de 2003 d'après la Commission nationale des droits humains (CNDH). En 2014, toujours selon la CNDH, le nombre de plaintes aurait diminué, mais il reste bien plus élevé qu'il y a 10 ans. Les informations faisant état de torture et autres mauvais traitements se sont multipliées au Mexique et la violence a augmenté de façon draconienne à la suite de la déclaration de guerre contre le trafic de drogue par le gouvernement, en 2006. Par ailleurs, l'impunité persiste pour les tortionnaires. D'après le Conseil fédéral de la magistrature, les juridictions fédérales ont engagées 123 poursuites pour torture entre 2005 et 2013, dont seulement sept ont abouties à des condamnations aux termes de la législation fédérale. Les organes officiels chargés de traiter le problème manquent à leurs devoirs. Moins d'un pour cent des victimes de violations des droits humains, y compris celles qui ont été torturées, ont vu la CNDH formuler une recommandation publique sur leurs cas. L'opinion publique n'a aucun droit de regard sur les autres plaintes. Une personne arrêtée par la police peut être maintenue longtemps en détention avant d'être inculpée d'une quelconque infraction. La peur de la torture est telle que les personnes détenues – ou leurs proches – s'adressent à la justice pour tenter d'empêcher les représentants des autorités de les torturer. Entre 2005 et 2013, on a enregistré 3'749 recours devant les tribunaux fédéraux dans lesquels les détenus tentaient d'obtenir une protection contre la torture et les autres violations des droits humains. Le nombre de demandes ayant abouti n'est pas connu. Les descriptions des méthodes de torture émanant de différentes régions du pays se ressemblent. La quasi-asphyxie, les coups, les simulacres d'exécution, les violences sexuelles, les menaces de mort et les décharges électriques en font partie.

Les plaintes pour torture, même si elles sont bien fondées, sont souvent rejetées ou minimisées par les procureurs, les médecins experts ou les commissions des droits humains. En moyenne, sur 20 victimes présumées de torture ou autres mauvais traitements qui ont déposé une plainte auprès de la CNDH, une seule a fait l'objet d'un examen médico-légal ordonné par le Bureau du procureur général (la situation est bien pire au niveau des États). Dans seulement un cas sur huit, cet examen médico-légal conclut à des preuves de torture mais même dans ces cas-là, l'enquête s'arrête souvent peu après. Le procureur général de la République n'avait engagé que 12 poursuites pénales pour torture entre 2006 et la fin de 2013.

Cette situation alarmante dure maintenant depuis longtemps et il semblerait que la pratique soit belle et bien ancrée dans la société mexicaine. En mai dernier, le rapporteur spécial de l'ONU, Juan E. Méndez, le soulignait clairement : "Au Mexique, la torture est devenue endémique".

***- Laurène Poirel***

# AU SERVICE DES CITOYENS




© US Department of State

**« Démocratie ouverte » ou « Open Government » dans la langue de Shakespeare, qui a vu naître ce concept. Encore peu connue en France, ses promoteurs la voient comme une façon de régénérer le fonctionnement démocratique, en se basant sur la libération des données.**

Outre-Manche, on l'appelle l'OpenGov ; en France, on parle de démocratie ouverte. Deux termes pour une même doctrine, basée sur trois valeurs cardinales : transparence des informations, participation citoyenne, collaboration entre gouvernants et gouvernés. Cette nouvelle vision du fonctionnement démocratique commence à essaimer un peu partout dans les pays développés, promettant un changement radical de la vie citoyenne. Mais qu'en est-il vraiment ?

## Des gouvernements à la manœuvre

Le mouvement a été initié par les pays anglo-saxons, ressentant un fort désir de la part de la population d'accéder à des données publiques jusque là quasiment inaccessibles. Internet permet de répondre à cette aspiration à plus de transparence démocratique en permettant aux gouvernements de diffuser des informations dans des formats ouverts au public et librement réutilisables. Le Québec s'est particulièrement impliqué dans l'OpenGov, dans l'objectif d'améliorer de manière continue le fonctionnement des services de l'Etat. « Le gouvernement ouvert du Québec permet à la population de suivre l'évolution des échéanciers et des budgets alloués à certains projets », comme le proclame son site internet dédié au sujet.

Au-delà de l'Amérique, un partenariat global au service de la démocratie ouverte s'est mis en place : l'OGP, pour Open Government Partnership. Composé d'Organisations Non Gouvernementales (ONG) et de gouvernements, l'OGP vise à obtenir des engagements concrets des pays en matière de gouvernance ouverte et à permettre une évaluation indépendante de leur mise en œuvre. 58 pays ont pour le moment rejoint l'initiative, à l'exception notable d'un pays comme... la France !

## La France à la traîne

En effet, l'Etat français traîne quelque peu des pieds à suivre le mouvement de l'OpenGov. Elle n'a que le statut d'observateur à l'OGP. La plate-forme Etalab a bien été lancée en 2011, regroupant de nombreuses données ouvertes sur l'Etat français. Mais elles représentent peu de choses par rapport à ce qu'a mis en place le Royaume-Uni ou le Québec. Ce qui semble manquer, c'est une

véritable vision et une volonté politique autour de la démocratie ouverte. Ni le Président de la République, François Hollande, ni son Premier Ministre, Manuel Valls, n'ont prononcé un discours sur le sujet, qui semble encore assez mal appréhendé par les politiques de l'Hexagone.

## Un mouvement de l'OpenGov tout de même bien présent

Malgré le retard de l'Etat, la société civile n'est pas en reste. Ainsi, des initiatives comme Open Date France émergent. Mêlant des collectivités locales d'importance comme la Communauté Urbaine de Bordeaux ou la Ville de Paris à des réseaux associatifs locaux, ce site a pour vocation d'agréger « la veille des partenaires, propose des espaces de restitution des groupes de travail établis et met à disposition des ressources communes ». Une veille Internet est opérée : y sont recensés toutes les pages parlant de l'OpenGov et de son corollaire, l'Open Data, la libération des données publiques. Une organisation en forme d'ateliers s'est aussi mise en place permettant de faire émerger le site internet actuel ou bien encore d'établir toute une série d'indicateurs, permettant de repérer de manière objective ce qui caractérise un projet Open Data.

En matière de veille, un autre acteur important de l'OpenGov en France est l'Open Knowledge Foundation (OKF), dont l'antenne française a vu le jour fin 2012. Son credo : considérer « qu'un accès libre aux informations associé aux outils et aux communautés pour les utiliser sont des éléments essentiels pour améliorer notre société ».

Une des dernières initiatives en date de l'OKF consiste à lancer la Base d'Adresses Nationale Ouverte (BANO). L'idée est de constituer le registre d'adresses le plus large qui soit au niveau hexagonal, alors qu'en France, dans ce domaine, l'information n'est toujours pas librement disponible. Elles servent surtout à déterminer un emplacement géographique et donc un lien géospatial à partir de données non-géographiques. Elles sont aussi essentielles pour l'intervention des secours, ce qui intéresse en particulier le SAMU, les pompiers ou bien encore la gendarmerie. Une des multiples initiatives qui font que le mouvement de l'OpenGov est très dynamique en France... alors que l'Etat est largement à la traîne !

**- Samuel Ladvenu**

# TOUS JOURNALISTES !

**Depuis une dizaine d'années, un nombre important de sites internet, tels que les réseaux sociaux par exemple, se multiplient, permettant aux individus d'être en relation à tous moments. L'émergence de ces derniers et l'accroissement de ses utilisateurs ont permis, entre autre, l'apparition d'un nouveau système d'information et de communication basé sur le partage de données entre internautes. Il s'agit du journalisme participatif et citoyen. Pourquoi citoyen ? Parce que ce système repose sur l'action d'un individu, n'ayant pas forcément de diplôme en journalisme, transmettant à la communauté des actualités, et cela en tant réel. Son implication dans la société et son contact avec l'actualité font désormais de lui un intermédiaire entre une donnée brute et sa diffusion auprès des lecteurs. Le choix du support internet s'est vraisemblablement imposé du fait de sa diffusion en masse de manière simple et rapide. De plus, ce support serait un moyen privilégié pour les rédacteurs d'écrire librement.**



Droits réservés

## Le débat

Le développement de cette nouvelle pratique a fait jaillir un débat autour de sa crédibilité. Le journaliste participatif revendique son indépendance, son impartialité face à un journalisme de masse se calquant sur la ligne éditoriale de son employeur et s'entourant d'élites. Le but est ainsi clairement exprimé : créer un média et des journalistes hors des cadres habituels. De l'autre côté, les professionnels se posent la question de la véracité des informations véhiculées et de la manière dont elles sont traitées. Le débat est tel que la profession craint de voir apparaître "le spectre d'un monde sans journaliste", comme l'explique Philippe Allienne, dans son article du même nom, dans Le Monde du 11 mars 2007. Ces nouveaux enjeux sont désormais abordés durant les Assises Internationales du Journalisme et de l'Information.

La preuve en est que durant la dernière session qui s'est tenue les 5, 6 et 7 novembre 2013, ont

été décernées des récompenses à de nouvelles expériences et notamment, le premier prix fut attribué à Enquête Ouverte. L'idée est de faire participer et réagir le lecteur dans l'avancement du projet. Progressivement, il est tenu au courant des recherches et de l'élaboration de l'article. Également primés, Les Voix-Zines. Ce webmazine fut créé à l'initiative de femmes militant contre la stigmatisation des habitantes des banlieues afin de connaître et comprendre quelles images nous nous faisons des femmes. À l'origine, les Assises Internationales du Journalisme et de l'Information avaient été créées pour "tenter de définir les conditions de production d'une information de qualité dans la France du XXIème siècle". Pour se faire, sont organisés des débats publics, des ateliers de formation professionnelle...etc. Désormais, des nouveaux enjeux voient le jour et il est difficile pour la profession d'ignorer ce qu'il se passe en dehors des médias traditionnels. Ainsi, nous pouvons penser que ces initiatives seront à l'ordre du jour durant la prochaine édition des Assises Internationales du Journalisme et de l'Information à Metz les 16, 17 et 18 octobre 2014.

## Et les autres projets français ?

Agoravox fut la première initiative française lancée sur le web en 2005 et se dit être "un média 100% participatif et 100% citoyen". On peut également noter l'importance de Rue 89, qui a su, avec l'impulsion de trois anciens journalistes de Libération, se démarquer sur le marché de l'information, tout comme Mediapart. Ce dernier "média à part" invite à "découvrir l'organisation du site, sa partie Journal et sa partie Club. Comment découvrir le Journal et ses articles? Comment participer dans le Club des adhérents? Comment créer un blog, écrire, insérer photos ou vidéos, comment créer ou rejoindre une édition participative ?". Le journalisme citoyen et participatif se décline également sur d'autres supports, par exemple à la télévision. Depuis quelques années, on assiste à la multiplication de messages destinés aux citoyens sur les chaînes d'informations en continu. Ces dernières incitent les spectateurs à être acteurs, témoins d'une situation en envoyant des témoignages, des photos ainsi que des vidéos concernant un sujet de l'actualité.

## Un secteur en mutation

Progressivement, il y a une diversification de l'offre en matière de projets participatifs : des versions internationales voient le jour, le plus souvent en anglais, et des thèmes sont particulièrement ciblés et abordés. Le portail Vox s'inscrit dans cette dynamique en proposant pour chaque rubrique, un site qui lui est associé. Ainsi on y trouve NaturaVox, concernant la médecine naturelle, l'alimentation et l'environnement, SportVox, CareVox traitant des sujets sur la santé et le bien-être. D'autres initiatives suivent le mouvement, comme Le Plus, appartenant au groupe Le Nouvel Observateur.

Désormais, il apparaît que le journalisme participatif et citoyen ait une double volonté : associer les professionnels et les amateurs autour d'un même travail. Ainsi, obtiendrait-on un système participatif, communautaire, encadré par les normes propres au journalisme professionnel. L'accent est dorénavant mis sur le travail de groupe, plus que sur la différenciation entre professionnels et non professionnels. On imagine alors que dans ce contexte, l'idée d'une disparition de la formation au journalisme, comme le prétendent certains, ne serait plus d'actualité.

**- Roxane Thébaud**

# RENCONTRE AVEC MAHIEDINE MEKHISSI

**Mahiedine Mekhissi, 29 ans, spécialiste du 3 000 mètres steeple, est un athlète qui a beaucoup fait parler ces derniers temps, notamment pour avoir retiré son maillot lors des championnats de Zurich en août dernier. Mais qui est-il vraiment ? Quel personnage se cache derrière cette fougue et cette hargne qu'on lui connaît ? Le sportif de haut niveau, qui brille chaque année en récoltant de nombreuses médailles, a accepté de nous répondre et de nous faire part d'un morceau de sa vie, de ses ambitions, et de ce qui le caractérise vraiment : être un champion.**



© AFP

**Que ce soit aux Jeux Olympiques, aux championnats d'Europe et aux championnats du monde, tu as accumulé les médailles durant ces dernières années, c'est ce que tu as toujours voulu ? Quand t'es venue l'envie de faire de l'athlétisme ?**
L'athlétisme, j'ai commencé à l'école primaire, tout le monde courait. Ma maîtresse à l'époque m'a poussé à faire de l'athlétisme, c'est comme cela que j'ai rejoint l'EFS Reims Athlétisme. C'est l'ambiance qui m'a plu au début, retrouver du monde. A onze ans je ne voulais pas être champion, je venais passer du bon temps, m'amuser. C'est en grandissant que j'ai eu des envies…

**Est-ce que tu aurais pu être intéressé par d'autres sports ? Pourquoi l'athlétisme ?**
J'habite dans un quartier de Reims, le quartier Wilson où j'ai grandi et où je vis toujours. Avec mes amis, quand nous étions jeunes, on se retrouvait pour jouer au foot par exemple. Pourquoi l'athlé ? C'est un sport individuel, je suis seul sur la piste, si je ne fais pas de bonnes performances, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. J'aime souffrir et essayer de battre mes chronos.

**La professionnalisation c'est beaucoup de sacrifices, t'es-t-il arrivé de douter ?**
Je suis né à Reims et j'ai été élevé dans une famille modeste, nous n'avions pas trop d'argent. Je suis le huitième d'une famille de dix enfants. Courir me permettait de sortir de notre F3, de m'évader. J'aime ce quartier dans lequel j'ai grandi, j'ai toujours les mêmes amis aujourd'hui. En 2008, après ma médaille d'argent aux Jeux Olympiques de Pékin, j'ai offert à mes parents un petit pavillon dans ce quartier pour les remercier. Lorsque je ne suis pas en stage, je vis toujours chez eux, je suis très proche de ma famille, je leur dois beaucoup dans ma réussite.

**Tu t'entraînes d'ailleurs parfois à Reims, ta ville natale, mais tu es aussi allé t'entraîner au Nouveau Mexique... Te sens-tu mieux prêt de ta famille ? Le lieu d'entraînement est-il un choix que tu fais avec ton entraîneur ?**
Durant la saison je pars régulièrement en stage, à Albuquerque au Nouveau Mexique, mais aussi en Afrique du Sud, à Font-Romeu, etc. Je m'entraîne aussi à Reims où j'ai de bonnes installations près de chez moi pour bien me préparer. Mais à Reims il y a aussi beaucoup plus de tentations vu que je connais beaucoup de monde,

alors que quand je suis en stage, je ne fais que courir, manger et dormir et on est moins tenté par les excès. Le choix des lieux de stage est bien sûr fait avec mon entraîneur en prenant en compte la période de l'année, le but étant de s'entraîner toute l'année dans les meilleures conditions possibles.

**Tu as d'ailleurs battu le record du monde à Reims, cela doit être symbolique pour toi, n'est-ce pas ?**
Ce n'est pas un record du monde, mais une meilleure performance mondiale de tous les temps que j'avais battu en 2010 à Reims sur 2000m steeple. J'ai battu en 2013 au Stade de France le record d'Europe du 3'000m steeple. Les records sont faits pour être battus, alors que les titres ou les médailles que l'on remporte, on les a à vie.

**On a remarqué la relation forte entre toi et ton entraîneur, qui t'a poussé et fortement encouragé après ta disqualification de Zurich, comment décrirais-tu cette relation ?**

Cela fait deux ans que je m'entraîne avec Philippe Dupont, mais cela faisait déjà plusieurs années encore avant que je voulais qu'il m'entraîne. Il a beaucoup d'expérience, il a fait les Jeux Olympiques en tant qu'athlète, c'est un excellent coach, je suis entre de bonnes mains. J'ai entièrement confiance en lui, je sais que je suis parfaitement bien préparé pour les grands championnats.

*"Chaque compétition est unique et compte à mes yeux car on apprend autant de ses échecs que de ses victoires."*

**On te connaît par le passé, comme un athlète caractériel, est-ce de cette hargne que tu tires ton courage pour relever les défis ?**
Pour devenir un champion, il faut faire beaucoup de sacrifices. Lorsque je suis devenu vice-champion olympique en 2008, on a émis des doutes sur ma performance. J'ai montré depuis que je n'étais pas arrivé là par hasard en remportant de nombreuses médailles pour mon pays. Pour battre les Kényans, je m'entraîne très dur et lors des compétitions je donne tout sur la piste. Je sais ce que je veux, devenir champion du monde et champion olympique, c'est ma seule motivation.

**L'émotion prend parfois le dessus, et ton acte de retirer ton maillot avant la ligne d'arrivée l'a montré, pourquoi ce geste ?**
Comme je viens de le dire, je m'entraîne dur toute l'année pour remporter des titres, des médailles pour la France. C'est beaucoup de sacrifices. Quand tu es sur la piste, dans un stade plein, que les gens crient et que tu vois que tu as gagné ta course, tu es un autre homme et tu laisses ta joie exploser. Comme je l'ai dit, j'ai retiré mon maillot comme le fait un joueur après avoir marqué un but. Je ne connaissais pas cette règle, sinon je ne l'aurai pas fait. Je voulais juste partager ma joie avec le public qui m'encourageait.

**Comment as-tu vécu cette disqualification ? Les 1'500m sonnaient donc comme une revanche ?**
J'étais venu à Zurich pour essayer de réaliser le doublé 3'000m steeple – 1'500m. Je savais que j'en étais capable. Même si on m'a retiré ma médaille d'or sur 3'000m steeple, j'ai tout de même franchi le premier la ligne d'arrivée. C'est sûr qu'au départ du 1'500m j'avais la rage, je n'ai jamais eu une telle envie avant le départ d'une course. Je suis fier de ce que j'ai fait, j'ai montré que j'étais un champion. On m'a mis un genou à terre, mais je n'étais pas KO. C'est la meilleure réponse que je pouvais donner, remporter le 1'500m.

**Si tu en avais un à évoquer, quel serait ton meilleur souvenir en compétition ?**
Ce que je vis c'est un rêve, jamais je n'aurais cru, jamais je me serais imaginé gagner autant de médailles. En ce moment, je vis les plus belles années de ma vie et je ne veux pas avoir de regrets, c'est pourquoi je me donne chaque jour à fond pour mon sport. Chaque compétition est unique et compte à mes yeux car on apprend autant de ses échecs que de ses victoires.

**Aujourd'hui ce sont des athlètes comme toi qui donnent envie à des jeunes de faire de l'athlétisme, qu'aurais-tu comme conseil à leur donner ?**
Avant tout de se faire plaisir. Le talent ne suffit pas, il faut aussi beaucoup travailler. Lorsque je suis en stage, j'essaie toujours de conseiller les jeunes athlètes que je côtoie. J'aurais en effet aimé plus jeune avoir quelqu'un qui me montre le chemin. Il faut être patient, croire en soi, ne pas se fixer de limites.

**Quels sont tes projets pour la suite désormais ?**

Je suis un compétiteur, je fais chaque année du grand championnat mon objectif de la saison. Je suis champion d'Europe, et depuis Zürich sur plusieurs distances, mais je ne suis pas encore champion du monde ni champion olympique. Les mondiaux à Pékin en 2015 et les JO de Rio en 2016 seront bien sûr mes objectifs prioritaires ces deux prochaines années. Je souhaite également battre tous mes records. J'ai battu le record d'Europe du 3000m steeple en 2013 au Stade de France en 8'00''09, le prochain objectif sera d'être le premier européen sous les 8 minutes. Pour cela, il faut la course idéale, les bonnes conditions. Je souhaite améliorer également mon record sur 1500m.

**- Propos recueillis par Laurène Poirel**

# POURQUOI IL NE FAUT PAS DÉSESPÉRER DU FN


AFP D.R.

**A l'heure où nous écrivons ces lignes, une nouvelle victoire électorale vient d'avoir lieu pour le Front National, qui dispose désormais de deux représentants à la haute assemblée. L'événement historique a surtout valeur de symbole puisqu'il s'agit en réalité de l'onde de choc des municipales, les délégués des conseils municipaux représentant 95 % des 150 000 électeurs. Alors que samedi 13 septembre Odoxa publiait un sondage pour I-télé-CQFD et Le Parisien-Aujourd'hui en France indiquant que 35% des français pensent que le FN pourrait gouverner, Maze vous donne les raisons de ne pas désespérer.**

## De la beauté des sondages

Alors que les sondages pullulent comme des champignons, consacrant le Front National comme LA force politique sur laquelle il va falloir compter durablement dans le paysage politique français. Il convient de regarder de plus près la pertinence des questions. En effet le 5 septembre un sondage Ifop publié dans Le Figaro, et largement repris dans la presse par la suite, donne Marine Le Pen vainqueur au deuxième tour de l'élection présidentielle de 2017.... si elle avait lieu le dimanche suivant le sondage ! En septembre 2014 donc, vous suivez ? Mettons l'accent sur l'éthique journalistique à géométrie variable de nos confrères du Figaro en mettant en gras les qualificatifs employés : « Le sondage Ifop réalisé pour Le Figaro les 3 et 4 septembre est **sans appel** : si l'élection présidentielle de 2017 avait lieu dimanche prochain, Marine le Pen serait en tête au premier tour. **Largement, dans tous les cas de figure et quel que soit son adversaire à droite.** » Alors que la question du candidat de la droite est loin d'être tranchée, et que nous sommes à la moitié du quinquennat actuel. Le Figaro a néanmoins raison sur un point, le sondage est « sans appel », il est d'une inanité abyssale. A quand un sondage pour 2022 si l'élection avait lieu dans deux semaines ?

## Pénurie de candidats

Face à sa soudaine popularité avec désormais 14 maires, 2 sénateurs, 2 députés, et 24 eurodéputés, sous le pavillon bleu marine, la présidente du parti est désormais bien en peine pour trouver suffisamment de cadres compétents, et maléables, à présenter à chaque élection. En particulier suite aux premiers déboires des maires nouvellement élus, Hayange en tête. Dans le Nouvel Obs du 18 au 24 septembre on retrouve ainsi cet aveu de faiblesse inespéré d'un responsable FN du Grand-Est, analysé par Hervé Al-

galarrondo « le FN n'a soigné le choix de ses têtes de liste que dans la trentaine de villes où il espérait vaincre. Ailleurs, il a fait avec. » Même si le parti enregistre un nombre d'adhésions en forte hausse, les régionales s'annoncent être une partie tout aussi difficile pour le parti que la formation hypothétique d'un gouvernement pour 2017, quitte à passer son tour ?

## Le monstre en ombres portées

Le FN fait peur, la France est en grand danger, c'est du moins ce que nous entendons régulièrement dans la bouche des partis traditionnels, quand il s'agit de mettre tout le monde d'accord ! Quoi de plus pratique qu'un grand méchant ennemi commun aux portes de la République pour fédérer ? Face à un vote de confiance, face à des députés frondeurs, face aux affaires qui poursuivent un ex-président déchu en quête d'immunité présidentielle à nouveau... Le Front national se contorsionne en fonction des besoins. "La gauche peut mourir" clame Manuel Valls, "l'UMP est au bord de l'implosion" déplore Juppé, quitte à légitimer le discours de Marine Le Pen concernant la complaisance des élites de « l'UMPS » ? Quand les leaders concurrents deviennent les principaux VRP d'un parti extrême quitte à parler sans cesse en son nom, et à l'agiter en épouvantail, ne fausse-t-on pas les cartes ?

## Qui pour faire face ?

Le risque est-il pour autant inexistant ? Non, le climat politique actuel est un terreau parfait pour faire lentement pousser la menace que représente le Front National. Le simple fait que le principal opposant de Marine Le Pen admette son incapacité à la contrer, en quittant la présidence du Front de Gauche en est même un signe alarmant. Avec le retour de Sarkozy le risque est aussi grand de voir la gauche se focaliser sur son meilleur ennemi, plutôt que de s'employer à terminer un mandat de la meilleure des façons possibles, le tout sur fond de trahison idéologique... Enfin comment l'alternative pourrait-elle venir de la droite qui a pour objectif de rejouer le match perdu de 2012 ? Pour ces raisons, la vigilance reste de mise, avec le risque que la présidente du FN n'ait plus qu'à se pencher et à ramasser les restes en 2022.

## Une femme présidente ?

Malgré la tristesse qu'il y a à appuyer sur ce point sensible, la question doit être posée. Les français seront-ils capables le moment venu de dépasser leur misogynie et d'élire une femme à la tête du pays, pour leur préférer le racisme ancré dans l'ADN même du parti d'extrême droite ? Il y a là une question dont nous ne préférons pas connaître la réponse.

- Fabien Randrianarisoa

# LE ROYAUME DÉSUNI

**Les urnes ont parlé et leur verdict est clair : l'Ecosse fait toujours partie du Royaume-Uni. Pourtant, ce résultat était loin d'être couru d'avance. En effet, lors de l'annonce de l'organisation de ce référendum, les opposants à l'indépendance écossaise étaient majoritaires. Cependant, les indépendantistes, et notamment par le biais du SNP, le Scottish National Party dirigé par Alex Salmond, ont su s'imposer et faire une campagne plus que convaincante. Si convaincante, qu'au fur et à mesure que la date du référendum avançait, les estimations devenaient de plus en plus serrées, voire donnaient le « oui » à l'indépendance victorieuse. En effet, quelques mois avant le référendum, l'idée que 45% des voix se portant sur le « oui » semblait totalement improbable. Et bien que ceux en faveur de l'indépendance n'aient pas gagné, leur vote ne restera pas ignoré. Au contraire, il va entraîner – ou entraîne déjà – des secousses au sein de l'échiquier politique, aux conséquences encore incalculables pour le moment.**




## Une nouvelle tête au SNP ?

« Le temps d'occuper une fonction dirigeante est presque révolu pour moi, mais la campagne pour l'Écosse continue et le rêve ne mourra jamais ». C'est ainsi que le premier ministre écossais, Alex Salmond, a annoncé vendredi 19 septembre qu'il démissionnerait de sa fonction en novembre, date prévue pour le prochain congrès du SNP, suite à la défaite du "oui" à l'indépendance écossaise. A 59 ans, il retrouvera donc les bancs de l'Assemblée écossaise en tant que député d'Aberdeenshire East. Sa déclaration reste néanmoins sujette à quelques critiques : rappelons en effet le fait qu'il avait, en 2000, annoncé avec la même théâtralité son départ définitif, avant de revenir sur sa décision à peine quatre années plus tard. Sa raison ? « J'ai changé d'avis. »

## Le Royaume désuni ?

La question de l''indépendance écossaise concerne bien entendu l'Écosse, mais il semble tout de même important de faire le point sur la situation du Royaume-Uni : Grande-Bretagne, Ulster, Écosse, Pays de Galle, dévolution... Tout cela peut sembler un petit peu fouillis. Notons en premier lieu que les quelques 6 000 îles britanniques renferment d'autres nations : les écossais, mais aussi les gallois et enfin les habitants d'Irlande du Nord (en partie de souche écossaise). Depuis, il faut officiellement désigner cet ensemble par

« Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord », et dont les habitants sont « britanniques ». Quant à l'Ulster, il s'agit du morceau d'Irlande faisant partie de cet ensemble hétérogène.

D'ailleurs, « hétérogène » est le mot. Avec un système de dévolution du pouvoir (qui en accorde au Parlement écossais) – à degrés différents d'ailleurs – et donc des lois différentes et même des langues à part (on peut notamment penser au gallois, très implanté dans le nord du Pays de Galle), on peut se demander à juste titre sur quoi repose le sentiment d'appartenance des citoyens au Royaume. Que signifie « être britannique » si chacun des habitants de chaque zone est si différent ? C'est là que le score du « oui » à l'indépendance joue : 45% en faveur, c'est une proportion qui ne peut être négligée et qui fait s'interroger.

Il semble en effet que nombre des éléments constitutifs de l'identité britannique vacillent : le poids du pays sur la scène internationale et le déclin progressif du symbole qu'était Westminster, les fiascos politiques qui ternissent la symbolique noble qu'incarnait le British establishment, les tensions raciales et religieuses exacerbées... Alors, nous dirigeons-nous vers un Royaume désuni ? C'est en tout cas ce que titrait la une de The Independent samedi 20 septembre, pourtant le lendemain de la victoire du « non » au référendum écossais... Et pour cause : malgré cette victoire, le score a ouvert non seulement les yeux, mais aussi le débat. David Cameron a d'ailleurs promis à Édimbourg une dévolution des pouvoirs encore accentuée : impôts, dépenses publiques, prestations sociales vont dépendre, largement, de la volonté de l'Écosse. Et ce n'est pas tout puisque le président du 10 Downing Street a également garanti ces conditions aux trois autres nations du royaume. Ainsi a-t-il déclaré que pour ranimer l'idée britannique, il faut repenser la manière dont le Royaume-Uni est gouverné.

L'indépendance écossaise a peut-être été rejetée, mais les conséquences de ce vote n'ont pas fini de se faire entendre, aussi bien dans le Royaume que sur la scène internationale où les désirs indépendantistes ne font que s'attiser, comme en Catalogne.

**- Manon Vercouter**

# UNE VIÈME RÉPUBLIQUE ?

**Julien Dray, vice-président PS de la région Île-de-France, et Emmanuelle Cosse, secrétaire générale de l'EELV ont récemment lancé l'idée d'une réforme des institutions. « D'abord et avant tout, on a un système qui est à bout de souffle » a déclaré M. Dray au « Grand rendez-vous » Itélé-Europe 1-Le Monde début septembre, tandis que Mme Cosse assurait au forum de Radio J que « la Vième République est en train de montrer qu'elle est finie. » Tout deux préconisent avant tout un pouvoir parlementaire plus important, et critiquent l'idée d'un « Homme providentiel », idée qui est l'un des maîtres-mots de la cinquième République. Ce besoin d'un sauveur, homme offert par la Providence pour redresser la situation, a en effet été personnifiée par la figure de l'instigateur de la Vième République, le général De Gaulle.**




L'historien Jean Garrigues a d'ailleurs analysé ce concept dans son ouvrage Les hommes providentiels. Pour lui, « la personnalisation du vote sous la Vième République peut favoriser l'appel à l'homme providentiel. » En effet, le pouvoir politique est en grande partie aux mains d'un seul homme, le président de la République, qui a d'autant plus de pouvoir qu'il est élu au suffrage universel direct. Pour Garrigues, « La comparaison avec les démocraties qui nous entourent est éclairante. Le premier ministre britannique ou la chancelière allemande doivent leurs désignations moins à leurs charismes qu'à la majorité dont ils sont issus. L'exception française est donc propice à l'émergence presque cyclique des Hommes providentiels». Mais celui-ci ajoute que ce mythe est avant tout universel. Il cite même de grands Hommes américains qui en furent l'incarnation. Ainsi Lincoln, Roosevelt, JFK et Obama ont été vu par leur électorat comme des sauveurs face à la crise, sans pourtant avoir été élu directement, comme c'est le cas en France.

A travers un parallèle historique, on peut s'interroger sur le bien-fondé  d'un changement des institutions. Prenons l'exemple des structures politiques de la troisième République. Ce régime connut de grands succès en matière de politique sociale, avec par exemple, les avancées du Front Populaire, encore en vigueur aujourd'hui, mais traversa également de grands moments de crises institutionnelles et fût l'objet de nombreuses critiques. Revenons tout d'abord à l'instauration de celui-ci : la troisième République, au départ, aurait très bien pu basculer vers un régime présidentiel comme le nôtre. Cependant, après

la crise du 16 mai 1877 et la démission de Mac Mahon, la fonction présidentielle fût considérablement affaiblie, et un régime parlementaire s'instaura de facto. Ce régime parlementaire permit l'éviction du danger royaliste, et diminua, aux yeux des contemporains, les risques de retour à une dictature personnelle, risques engendrés par un exécutif fort. Cependant, il entraîna également une instabilité ministérielle importante, particulièrement en temps de crises. Certains gouvernements n'eurent pas assez de pouvoir et/ou de temps pour régler celles-ci. Or, cette inefficacité, liée aux institutions, engendra une réaction antiparlementaire très forte, qui renforça les extrêmes. Ainsi, certains historiens attribuent la chute de la troisième République au profit du régime de Vichy à une absence de réforme des institutions dans un contexte international en crise. Evidemment, ce parallèle historique est à nuancer. Des journaux comme Le Nouvel Observateur ont déjà comparé les deux périodes et ont démontré que les situations nationales et internationales divergent sur de nombreux points. Si les deux périodes ont en commun une crise économique et la montée des extrêmes, il n'en demeure pas moins que notre pays a évolué sur de nombreux points.

Malgré tout, la question reste entière. Doit-on risquer de revenir à une instabilité parlementaire qui empêcherait toute sorte de décisions ? Ou peut-on prôner la permanence d'un exécutif fort, et risquer, par la même occasion d'affaiblir la démocratie en se complaisant dans ce qui pourrait être qualifié de nouvelle crise des institutions ?

La France est dirigée par un gouvernement qui a pour fer de lance le président de la République. Le pouvoir exécutif est donc grandement concentré en un seul homme. Certes l'instabilité ministérielle n'a plus lieu d'être, mais certains, comme M. Dray ou Mme Cosse, trouvent la tâche lourde pour un seul homme. Alors que faire ? Se condamner à un risque d'inaction en raison d'une pression parlementaire trop importante ? Ou laisser le pouvoir à un seul Homme, au risque que celui-ci n'ait pas les épaules assez larges pour en assumer le poids ? Mais est-ce vraiment le problème ? Le président de la République a-t-il autant de pouvoir qu'on le croit ? Une importance accrue du Parlement peut-elle permettre des améliorations ? Aujourd'hui les lobbys économiques disposent d'un pouvoir important. Ils influencent largement la politique française. De plus, la présence d'instances supranationales, comme le Parlement de Strasbourg, ou la Commission européenne complique la donne.

D'ailleurs, François Hollande lui-même n'incarne nullement la figure d' « Homme providentiel » telle que la conçoit Garrigues. En effet, celle-ci est fondée avant tout sur le charisme et la personnalité. Or, M. Hollande a fait campagne en se présentant comme le président de la normalité. Peut-être le mécontentement général vient-il de là ? Le problème viendrait alors d'une absence de surreprésentation de la part du président de la République actuel, et non de son inaptitude à gérer les crises. Est-ce la Vième République que M. Dray critique, ou est-ce le président actuel ? La question se pose. Histoire à suivre de près.

**- Marie Daoudal**

# Musique



# SLASH ET MYLES KENNEDY DE NOUVEAU RÉUNIS

**Pour son premier album éponyme sorti en 2010, le célèbre guitariste avait fait appel à plusieurs chanteurs et chanteuses, parmi lesquels se trouvait le jeune chanteur des Mayfield Four. Slash le trouve « excellent » et lui demande donc de l'accompagner en tournée pour promouvoir cet album.**



D.R.

Deux ans plus tard naissait Apocalyptic Love, avec cette fois, seul Myles Kennedy au chant, et cette année, le 15 septembre est paru le petit dernier, World on Fire, toujours avec Mr Kennedy.

Cet opus, comme le dernier est enregistré avec le backing band de Slash, les Conspirators, composé de Todd Kerns à la basse et Brent Fitz à la batterie. L'album, enregistré à Hollywood et à Orlando, se compose de 17 titres. La pochette du disque est inspiré d'une peinture de Ron English, « Cerebral Celebration ».

World on Fire commence fort avec la chanson titre qui fait indéniablement penser aux Guns'N'Roses période Use your Illusions I, avec son introduction saccadée façon « Double Talkin' Jive ». De plus, les chœurs féminins apportent un côté moderne au hard rock de Slash. Le procédé d'imitation utilisé entre Myles Kennedy et la voix féminine rend la chanson plus entêtante.

D'autres morceaux sont dans la veine des Guns, comme « Wicked Stone » où la virtuosité dont fait preuve le guitariste pendant le refrain fait penser à l'introduction de « Welcome to the Jungle ». « 30 Years to Life », qui la suit directement, montre dans son intro des ressemblances avec celle de « Paradise City » à cause des choeurs et de la batterie notamment.

Bien sûr, si Slash a eu un coup de cœur pour le chanteur d'Alter Bridge, ce n'est –peut-être- pas par hasard. Sa faculté de passer aisément d'une voix grave (« Bent to Fly », « The Unholy ») à un chant perçant (la fin d' « Automatic Overdrive », pendant le solo final de « Wicked Stone » ou avant le solo et à la fin de la ballade « Battleground ») fait indéniablement penser à l'imprévisible Axl Rose, ancien collègue de Slash…

Pour moderniser un peu ces précieux instruments que sont les cordes vocales, beaucoup d'effets ont été ajouté. Outre les chœurs féminins, on peut entendre, par exemple sur « Dirty Girl », avant chaque couplet et entièrement sur le dernier la voix démultipliée et lointaine du chanteur. D'autres ajouts ont été utilisés par petites touches sur « The Unholy », « Iris of the Storm » et « Shadow Life ».

Cette dernière présente d'ailleurs un riff original, presque dansant, en harmonie avec la batterie et qui rompt totalement avec le reste du morceau. Plusieurs chansons fonctionnent sur le même mode, afin d'éviter les redondances, comme la ballade « Bent to Fly », « Stone Blind », « The Unholy », « The Dissident » qui présente une intro acoustique blues, « Iris of the Storm » et enfin la belle surprise « Beneath the savage sun ».

L'ombre de Black Sabbath n'est pas très loin dans les couplets de cette dernière chanson, tout comme dans « Wicked Stone » et « The Unholy », où l'ambiance peut parfois sembler très lourde, sombre. Les chœurs dans les « pré »-couplets de « Beneath… » apportent un côté encore plus lugubre au morceau.

L'avant-dernière chanson, « Safari Inn », est un instrumental commençant très bluesy, où Slash s'en donne à cœur joie sur sa six cordes.

Pour ce troisième album studio, l'homme au chapeau haut-de-forme a encore plus d'un tour dans son sac pour nous ravir avec les superbes riffs de « Too Far Gone », et le côté « trash » qu'il ajoute à quelques chansons (« Beneath… » et « Iris… ») est apprécié. Il y a aussi le début fracassant de « Withered Delilah », bien que la chanson s'essouffle quelque peu par la suite, et la fabuleuse descente de guitare sur « Automatic Overdrive ».

En tout cas, World on Fire a tout pour être le carton de cette rentrée : un guitariste toujours aussi créatif et décidément en forme, un chanteur qui possède une voix prodigieuse (et sexy, lui, et sa voix à « Dirty Girl »), des riffs inoubliables, bref un album qui plaira sûrement à tous les fans de Slash, des Guns et de glam'métal !

Et si l'envie vous prend, sachez que Slash et les Conspirators seront en concert au Zénith de Paris le 12 novembre prochain…

**- Maurane Tellier**

# RENCONTRE AVEC JOY

## L'ÉNERGIE SOLAIRE EN MUSIQUE


D.R.

**Joy revient sur le devant de la scène avec son deuxième album, All the Battles, qui sort le 6 Octobre. Après son premier album éponyme en 2010, c'est l'heure du grand retour pour le groupe. Musique éclectique, minimaliste et aux inspirations cosmiques, ce deuxième album souligne cependant un véritable changement. À quelques jours de la date cruciale, Marc Huyghens, guitariste et chanteur, répond à nos questions.**

**Maze : Bonjour Marc. Plus qu'une poignée de jours avant que le monde entier ne connaisse votre nouvel album. Comment vous sentez-vous à quelques instants de sa sortie ?**
Joy : Nous sommes enthousiastes, fébriles. Nous sommes impatients de pouvoir le défendre sur scène. C'est une nouvelle formule assez puissante, nous sommes trois chanteurs et on travaille beaucoup sur les harmonies de voix. Ce deuxième album est beaucoup plus solaire, plus éclectique et c'est pour nous très agréable de le jouer.

**Maze : Cet album marque la fin d'une collaboration avec Anja Naucler, au violoncelle. Pourquoi ce changement ?**
Joy : C'est très simple. Une fois que nous avons dû enregistrer cet album, on s'est demandé comment on voulait apporter la suite. Déjà aux débuts de Joy, avant que le groupe ne soit créé, on hésitait dans la formule : violoncelliste, bassiste ou guitariste ? Après, on a voulu aussi s'écarter du côté noir et mélancolique pour avoir quelque chose de plus carré, de plus rock. Ce sont des choix artistiques bien sûr.

**Maze : Mais cette rupture laisse place aux débuts de Katel, chanteuse, guitariste et bassiste dans le groupe. Comment s'est passé votre rencontre ?**
Joy : La première fois que je l'ai vu, elle était venue voir un concert de Joy, sur la tournée du premier album. Nous n'avons pas eu vraiment le temps de

se parler. On s'est revus à Bruxelles pour boire un verre et elle était très enthousiaste à l'idée de travailler avec nous. Mais les vrais débuts se sont passés quand on a passé une semaine ensemble dans une maison au bord de la mer. Avec toute la matière qu'on avait accumulée, plusieurs morceaux en sont sortis. Ce séjour était un défi « quitte ou double » mais le résultat nous a satisfait, c'était super.

**Maze : Ce deuxième album semble avoir des consonances plus joyeuses, plus enthousiastes que le premier album, qui était lui, plus noir et mélancolique …**
Joy : Il y a une chose essentielle qui explique ce changement, c'est que je pense que dans le premier album, j'étais très soucieux d'avoir une espèce de ligne directrice artistique et j'avais envie d'écrire des choses plutôt sombres. Plutôt que réfléchir et trier les morceaux que j'avais en fonction de la ligne artistique, ce deuxième album m'invitait à être plus spontané, là c'est sans réflexion, sans se dire « le tempo est trop elevé, trop lumineux, trop joyeux ». C'est finalement la chose la plus intelligente qu'on puisse faire : exprimer ce qui vient, sans se mettre de barrières ou trop penser au résultat. C'est ce qui fait le contrebalancement avec des morceaux plus lumineux.

**Maze : Il y a le studio bien sûr, mais aussi la scène. Comment appréhendez-vous cette tournée ?**
Joy : Il y a peu de dates sur 2014, ce qui est normal car ça met du temps avec les programmateurs etc. Les dates seront surtout sur 2015. Cela nous permet aussi de mettre en place le set, de voir les réactions. La tournée se jouera surtout en 2015 finalement.

**Maze : Préférez-vous cette ambiance ou celle des enregistrements ?**
Joy : Ça n'a rien à voir. J'aime les deux car le studio, c'est la concrétisation de ce qu'on a créé, de nos idées qu'on a travaillées en amont. C'est terminer un travail. Et puis, ça dépend aussi de l'équipe. Dans le cas présent, ils ont compris où on voulait aller. C'est cet ensemble de paramètres qui font que, ça reste du boulot, mais c'est une vraie satisfaction d'aboutir à cela. Sur scène, il y a plus de « laisser aller », il y a le répondant avec le public. Pendant les concerts, on ne réfléchit plus. C'est le moment de sortir et exprimer tout ce qu'on a. C'est une forme de liberté. C'est vraiment différent. Et puis, en studio on peut se permettre de faire une erreur, on la remarque, on la corrige etc. Sur scène, on fait avec.

**Maze : Vous avez travaillé avec John Parish, ce n'est pas rien ! Il a travaillé avec P.J Harvey, Tracy Chapman … Qu'attendiez-vous de cette collaboration ?**

Joy : Je pensais que son univers à lui, ses albums à lui, ses albums personnels n'étaient pas très éloignés. J'attendais aussi qu'à titre de personne, je puisse donner carte blanche à quelqu'un. On apporte les morceaux et c'est lui qui décide. C'est un risque à prendre mais on a bien fait de le prendre. Nos morceaux sont très éclectiques et il a tout de même réussi à faire quelque chose d'homogène, un univers cohérent. Pour la petite anecdote, cela fait aussi 15 ans que nous nous connaissons et on s'était dit qu'on allés bosser ensemble donc c'était aussi une question d'affinités.

**Maze : Joy, au même titre que Vénus, votre premier groupe, s'inspire d'un univers galactique, du cosmos, du système solaire etc. Est-ce-que Joy peut-être qualifié de résurrection ? Ou diriez-vous plutôt qu'il y a les mêmes inspirations ?**
Joy : Je ne voudrais pas paraître prétentieux, mais il y a un point commun entre Vénus et Joy, c'est moi. Donc il y a forcément un lien dans la vision de la musique, c'est inhérent à ma présence dans le groupe. Je ne vais pas commencer à faire du reggae ou de la house. Le mot résurrection est un peu fort. Joy, c'est plutôt une deuxième vie, une autre formule, une autre façon de faire. Il est vrai que si je prends du recul, le parcours n'est pas incohérent. Mais là, nous sommes trois, et pour moi ça change beaucoup. Un trio c'est la formule de base du groupe. C'est l'essence même du groupe. Le trio, c'est aussi très différent du duo, je trouve. . Donc là ça change aussi. Musicalement, c'est être en quelque sorte limité par le nombre de personnes, mais essayer de dépasser ses limites en ne restant toujours que trois.

**Vous l'aurez compris, ce nouvel album de Joy est tout en couleurs et énergique. Alors, rendez-vous dans tous les points de ventes le 6 Octobre !**

**- Propos recueillis par Amélie Coispel**

# APHEX TWIN
## SYRO

**13 ans. 13 ans qu'aux quatre coins du monde, des millions de personnes attendaient leur Pâques, le retour de leur messie, la si attendue réapparition du grand Richard David James, mieux connu sous son principal pseudo Aphex Twin - également raccourci AFX à certaines reprises. 13 ans que ses fans patientaient fébrilement sans n'avoir rien à se mettre sous la dent, hormis quelques inédits joués lives, enregistrés en lo-fi par quelques chanceux afficionados, un supposé album sous le nom de The Tuss (même si le mystère reste à l'heure actuelle toujours entier), et l'an dernier la publication après un large mouvement de crowdfunding d'un LP composé deux décennies auparavant sous le nom de Caustic Window, paru uniquement en trois exemplaires à l'époque.**



13 ans, 13 ans sans que le britannique ne cesse cependant de faire parler de lui, faisant office tant de légende iconique pour les nouvelles générations que de héros pour leurs aînés, qui n'hésitent pas à citer Analord aux côtés d'Acid Tracks de Phuture.

Pionnier de la musique électronique - et de l'IDM, c'est à coup d'acid techno, d'ambiant & d'experimental qu'Aphex Twin s'est construit une réputation, compositeur génie et prolifique - voire même un peu trop. Entre le classique Selected Ambient Works (1985 - 1992), le sobrement intitulé Classics, et le dernier en date, Drukqs (sortie la plus controversée de l'artiste, souvent jugée dispensable ou trop longue), l'homme qui a réussi à trouver le juste milieu entre underground et commercial, a su marquer de ses sonorités son époque, et devenir un des musiciens les plus importants et les plus intéressants des cinquante dernières années.

De son side projet principal Polygon Window à sa collaboration avec le reconnu compositeur minimaliste et néoclassique Philipp Glass, en passant par diverses parutions sous le nom d'Universal Indicator, Aphex Twin n'a cesse dans les 90s de publier, principalement chez Warp Records (à qui on doit également d'autres perles comme Boards Of Canada, Squarepusher, Mount Kimbie ou Flying Lotus). Et le succès est au rendez vous pour l'explorateur des sons qu'il est : « musique classique du prochain millénaire » selon le New York Times, et le génial Selected Ambient Works premier du nom se voit quali-

fier de meilleur album de tous les temps selon Fact Magazine.

Mais comme plongé depuis le passage au nouveau millénaire dans une espèce de mutisme silencieux, Aphex Twin s'est petit à petit à petit retiré de la scène publique après la parution de Drukqs, distillant interviews et DJ Sets (de Manchester au Pitchfork Paris) au goutte à goutte. Peu étonnant de ce fait que la sortie d'un nouvel album du britannique soit si attendue : et c'est ici un véritable jeu de piste auquel s'est prêté Aphex Twin, à coup de ballons dirigeables (oui, vous avez bien lu) ou de tweets menant tout droit sur le Deep Web … Warp confirme rapidement la sortie de Syro (prononcez « sigh-ro »), publiant également la mystérieuse tracklist de l'album. Un deuxième jeu de piste commence alors chez les fans : trouver les tracks déjà jouées par Richard en live, et esquiver habilement tous les fakes dont Internet est rempli : avant même de sortir, Syro était déjà un événement en soi, rendant compte du culte voué à l'artiste.

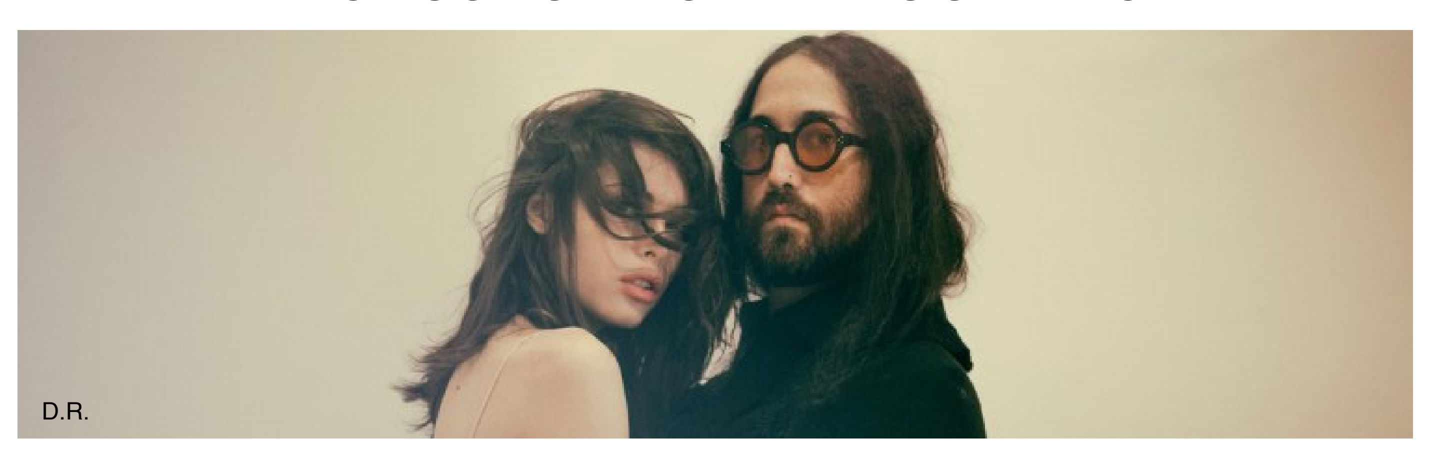
C'est le 19 Septembre 2014 que parait enfin (légalement) le graal, à la pochette pour le moins minimaliste et à la tracklist carrément imprononçable : 12 tracks, toutes signées Aphex Twin, et toutes inédites en version studio. Entre beats tordus, voix pitchées (la sienne et celles des gens de sa famille), sonorités acides et aura quasi religieuse, l'auditeur navigue ici en terrain connu. James joue ici la carte de la sobriété en comparaison à ses anciennes sorties comme Widowlicker et signe là comme une compilation de ce qui fait son identité musicale : acid techno, ambiant, jungle, experimental. Bien que peu « novateur », on soulignera la grande qualité de cet album. N'hésitant pas à offrir à son public un son parfois « froid », complexe d'écoute, Aphex s'autorise de grosses montées en BPM et en violence comme dans ce qui m'apparait être le banger de l'album, j'ai cité le fascinant et répétitif « 180 db--[130] ». Parallèlement, l'artiste prouve encore une fois ses talents dans l'exploration musicale et auditive à travers « 4 bit 9d api+e+6 [126.26] », qui, à la fois de manière inquiétante et passionnante (dirais-je même impressionnante ?) arrive à faire se côtoyer plusieurs rythmes simultanément. Puisant également dans ses inspirations « Drukqsienne » si je puis m'exprimer ainsi, Aphex nous signe plusieurs tracks qui mêlent jungle et voix, comme le génialissime « CIRCLONT14 (shrymoming mix) [152.97] » (à mon goût le morceau le plus abouti de l'album).

Enfin, Richard soigne son final et brise une rythmique acid drum'n' bass après 11 tracks urbaines n'attendant que d'être jouées dans un hangar en rave une nuit d'hiver, pour laisser place à ce qui m'apparait être le nouvel « April 14th », mélange de piano et de chants d'oiseaux, le relaxant « aisatsana [102]», un magnifique closing pour ce qui semble être un des albums de l'année.

En conclusion, Syro est un album qui reste dans la lignée d'Aphex Twin : étrange mais captivant, accessible bien que peu facile, intellectuel mais pas hautain : un parfait équilibre, d'un style dont Richard dit lui-même avoue avoir déjà fait le tour. Mais qu'importe, quand la qualité est la !

**- Victor Jayet--Besnard**

# VOYAGE EN PSYCHÉDÉLIE
## THE GHOST OF A SABER TOOTH TIGER


D.R.

**Si vous ne les connaissez pas déjà, vous vous y êtes surement repris à plusieurs fois avant de comprendre le nom de ce groupe. Pourtant, vous connaissez forcément l'un de ses membres : Sean Lennon, que l'on étiquette trop rapidement comme fils de, frère de, filleul de etc, alors qu'il a déjà fait ses preuves en solo. Après les avoir écoutés de loin mais néanmoins appréciés à Rock en Seine, nous nous sommes penchés sur l'univers de ce groupe, nous les avons donc retrouvés quelques semaines plus tard au Grand Mix de Tourcoing.**

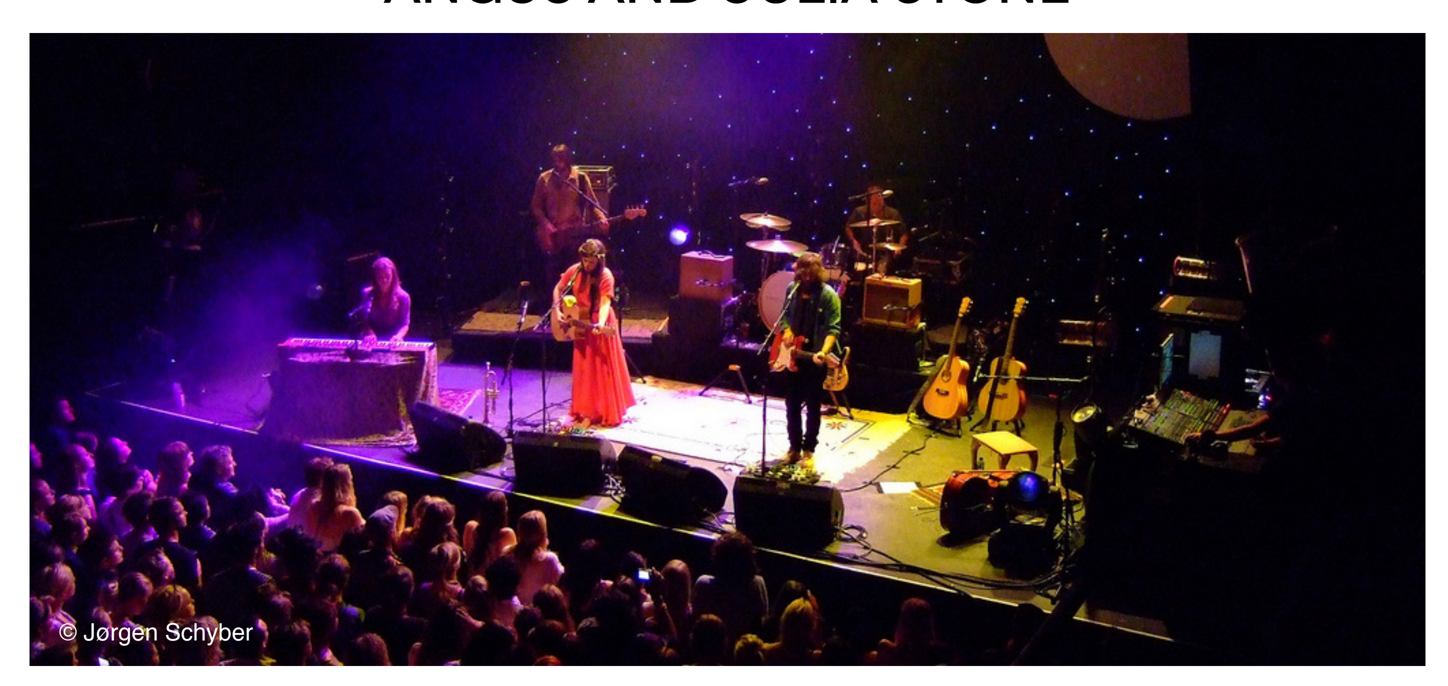
Charlotte Kemp Muhl et Sean Lennon, deux multi-instrumentalistes autodidactes, ont créé The Ghost of a Saber Tooth Tiger en 2008. Au printemps dernier, ils sortent leur 4e album « Midnight Sun », qu'ils considèrent comme leur projet le plus abouti. Mixé par Dave Fridman, qui a entre autres travaillé avec les australiens de Tame Impala et the Flaming Lips, l'album s'insère parfaitement dans le paysage du rock psychédélique actuel, et se présente comme un festival de sonorités à la fois planantes et accrocheuses. Celles-ci nous entrainent, bien sûr, dans des comparaisons hâtives aux années expérimentales des Beatles, lancées par le fameux Sgt Peppers Lonely Hearts Club Band en 1967. Certes, des titres comme "Animals" ou "Poor Paul Guilty" , tant musicalement qu'au niveau des histoires chantées par le duo, souvent étranges et abstraites , nous font directement songer aux titres phares de cette époque de la carrière des Fab Four, mais leur univers ne s'arrête pas là. C'est d'abord une symbiose entre deux artistes. La complicité se voit notamment sur scène, un regard, un mot et la setlist change ou l'intro du morceau suivant est allongée. Durant le concert, les effets de pédales et des claviers à reverb, côtoient des percussions étranges et des voix mystifiées. Le tout est toujours à la limite entre le trop peu, répétitif, qui ennuierait l'audience, et le trop plein, brouillon, qui finirait par nous perdre. L'alchimie est presque parfaite, à peine a-t-on le temps de se perdre dans un solo de guitare que l'on est très vite rattrapés par un morceau plus pop et entraînant. Sean Lennon, dans un français lui aussi presque parfait (puisqu'on vous le dit, cette soirée était presque parfaite) s'adresse à nous entre chaque chanson, ironise même sur le nom de son groupe, qu'il trouve très compliqué à traduire en français (ha non, pas du tout !). La soirée se conclut par une reprise de "Long Gone" de Syd Barrett, presque évidente, très joliment arrangée.

Un peu trop courte, seulement une dizaine de morceaux, principalement issus de "Midnight Sun", sont joués, l'expérience d'une ballade nocturne dans l'univers the GOASTT fut tout de même très agréable. Héritiers des Beatles, évidemment, de Wilco, des Stone Roses et de ces groupes de rock progressif, menés par Pink Floyd, qui ont révolutionnés le paysage musical au début des années 70,  the GOASTT nous donne la nostalgie d'une époque où nous n'étions pas nés et l'envie de s'habiller en  hippie pour danser sur des vinyles poussiéreux en regardant par la fenêtre à travers un kaléidoscope.

A retenir également la première partie, Invisible Familiars, leur backing band. Le chanteur indique qu'il ne sait pas parler français en serrant un petit carnet remplit de notes, il fait tout de même l'effort de communiquer entre chaque chanson et à nous indiquer qu'ils sont très contents de venir jouer ici. Ça tombe bien, nous sommes aussi contents qu'eux, notamment parce qu'ils surfent sur la même vague que le groupe qu'ils soutiennent, servant eux aussi, une pop psychédélique à grands renforts de claviers étranges et d'effets de reverb.

**- Emilie Lingat**

# LE RETOUR DU DUO ANGÉLIQUE
## ANGUS AND JULIA STONE


© Jørgen Schyber

**Quatre ans se sont écoulés depuis le succès de l'album Down The Way du fabuleux duo de frère et sœur, Angus and Julia Stone. Après avoir séparé leur route et expérimenté de nouvelles sonorités chacuns de leur côté, ils se sont récemment retrouvés pour continuer d'écrire leur histoire. Nous avons pu découvrir début Août leur troisième album, où l'on retrouve avec joie la douceur et l'harmonie de leurs voix.**

Angus and Julia Stone, ce sont deux frère et sœur d'origine australienne qui ont grandi tous deux en partageant la même passion pour la musique. Ils se sont lancés dans l'univers fou du spectacle ensemble, avec succès. On se souvient surtout du magnifique titre Big Jet Plane, qui avait ébloui la toile. Puis chacun a pris sa route pour tenter de nouvelles choses. Ils ont sorti leurs albums solo et se sont produits seuls sur scène. Angus and Julia Stone se sont donc retrouvés par hasard sur la même route et ont repris leur histoire commune là où ils l'avaient laissée. Ce qu'on adorait dans leurs albums précédents, c'est cette complicité et cet entremêlement entre leurs deux voix. Après Big Jet Plane, c'est au tour de leur titre Grizzly Bear de faire la promotion de leur nouvel album. Ce nouveau tube est accompagné d'un clip très émouvant qui nous rappelle l'ambiance douce et délicate du duo. Accompagnant ce titre, 13 autres pistes figurent sur ce dernier. Après Grizzly Bear, c'est le morceau Heart Beats Slow qui se différencie des autres. Wherever you are est aussi un titre très apprécié. Il a beaucoup de points communs avec Big Jet Plane. Ces morceaux nous rappellent avec nostalgie les anciennes années d'Angus and Julia Stone, mais aussi nous révèlent une nouvelle force dans leurs voix et dans leur musique. Premièrement, les deux frère et sœur chantent plus souvent ensemble que dans les albums précédents. Ils misent vraiment cette fois-ci sur l'énergie qu'apporte la communion de leurs deux voix. En effet, à part le morceau Get Home où Angus chante seule et Death Defying Acts où c'est la voix de Julia qu'on entend, le reste de l'album est un équilibre parfait entre les deux personnalités. Les voix féminine et masculine se distinguent, mais on trouve de nombreux points communs entre le chant d'Angus et Julia. Tous deux ont une voix délicate qui nous effleure doucement. Quant à l'accompagnement, il reste fidèle à l'univers du duo : une folk légèrement teintée de touche de rock et de pop.

Bref, nous sommes heureux de retrouver ce duo familial australien qui apporte de la fraîcheur à nos oreilles. Nous écoutons avec plaisir leur album à tout moment, leur titre sont remplis d'émotions contrastées qui nous emmènent dans un univers mystérieux. La sortie de cet album annonce bien évidemment le retour du duo. Angus and Julia Stone sont de retour aussi sur scène et donneront de nombreux concerts partout en France à partir de début décembre 2014. C'est le moment idéal de revoir la bouille d'anges de ce duo et de découvrir en live la suite de leur commune histoire d'amour de la musique.

**- Lauranne Wintersheim**

# DIVINE PILOT
## A HORSE INSIDE MY HEAD

**Divine, leur musique l'est. Les quatre pilotes parisiens aux commandes de la formation Divine Pilot depuis 2010, Charles (voix, clavier), Aurélien (guitare, choeur), Corentin (basse, choeur) et Jonathan (batterie), ont éclos au cœur de la scène parisienne, se forgeant lors de tremplins locaux, open mics, puis en remportant le prix Live Acoustique en 2011 et en faisant partie la même année de la sélection des Inrocks Lab. Parallèlement, en 2010, le groupe enregistre un série de cinq live filmés en huis clos sous le nom de Toternic Live, réalisent des sessions acoustiques chez leurs fans (Concert Chez Vous) et tournent des clips pour les deux titres auto-produits White Bird et Lonesome Rider. Quatuor parisien, Divine Pilot flirte avec un rock indépendant teinté de touches pyschés et britpop. Ils puisent leur influence dans les choeurs irlandais des Mumford and Sons, l'énergie de Cage The Elephant, les ambiances de Sigur Ros et le groove de Foals.**



Après avoir sorti un premier EP prometteur White Bird en 2010 puis un second Love Again le 3 juillet dernier, le quartet de Paname a dévoilé le 15 septembre son premier album A Horse inside my head produit par Chuck Seagal Records, label indépendant francilien. Avec ce premier bijou, ils nous livrent treize morceaux plutôt courts qui flirtent assurément avec le rock indé, alliant énergie, groove, élégance et subtilité. A coup de mélodies et de refrains accrocheurs, ils nous offrent un premier album prometteur pour la suite, voguant avec talent du rock progressif vers un rock plus psyché. Tous les titres de ce premier album semblent incarner une véritable quête intérieure, presque possédés. Ce cheval dans la tête, ce sont les pensées, émotions et sentiments qui cavalent et fondent un rock assurément habité. Chaque riff de guitare, écho de basse, rythme de batterie ou envolée de synthé et choeurs servent à cette quête cavalante, à ces échos de sabots raisonnant dans l'esprit, entre guérison musicale aux maux de cette cavale. L'album s'ouvre sur Be My Cure. Remède aérien

et énergique, ce premier morceau nous plonge d'emblée au cœur de la course scintillante des guitares énergiques et d'une rythmique toujours cavalante. La voix singulière de Charles se lie, se délie aux riffs de guitares, oscillant entre plongée profonde dans les aigus et timbre grave et périlleux, comme sur le gracieux et cadencé Weak Soul. Déjà découvert sur leur EP, sorti au début de l'été 2014, Love Again prend la suite et se déploie en bijou de composition. Alliant envoûtement électrique et pulsions rock, ce morceau mené par une voix impétueuse se mêlant avec éclat à la mélodie, trouve son aboutissement visuel dans un clip fascinant et nébuleux.

Après l'énergique et radieux Bright Eyes, coloré d'envolées guitaresques galopantes et enivrantes, l'atmosphère s'embrume et se trouble avec White Bird. Présent sur leur premier EP, le morceau se déploie dans une atmosphère pesante et sombre. Pigmenté de guitares et voix fuyantes, de sifflements dignes des scènes les plus fatales des westerns, ce morceau valse entre douceur lumineuse et explosions harmonieuses et ravageuses. Comme pour Love again, ce rock habité se marie avec éclat aux images du clip vaporeux filmé sur un lac français.

Together In The Dark troque ici son rock incisif pour débuter par des touches d'harmonies mélancoliques, plus doucereuses. Mais cette sorte de grande réunion dans la pénombre, cette pop à la fois nostalgique et psychédélique, s'alimente rapidement de teintes rock harmoniques et percutantes, guidées par des guitares planantes et scintillantes. L'univers sombre et incisif ne se meut pas. Step after step, telle une complainte, s'achève sur une explosion menée par des choeurs aériens quasi célestes. Ballade déjà présente sur leur premier EP, Lonesome rider, se déploie comme l'excursion solitaire d'un baroudeur, menée par des guitares et une basse aventureuses et bercée par des harmonies délicates et entraînantes. Invasion hippique de l'esprit, excursion thérapeute. On reste sur la route avec Get Back On The Road, percutant et à vif qui nous emmène loin avec les choeurs finaux de From So Far, instant d'évocation du passé, portrait d'une contrée lointaine, de moments impérissables.

Worlds In Between est un bijou de composition, débutant sur le rythme délicat d'une guitare acoustique délicate, accompagnée d'une voix quiète et doucereuse. Aveu d'un départ imminent pour ailleurs, chant d'un adieu, la fragilité se meut alors en impétuosité. Progressivement, les guitares s'emportent, le synthé décolle et la basse offre un écho à cette harmonie planante. Cette explosion instrumentale qui se détache progressivement avec subtilité fait de ce titre une des pépites de l'album, offrant une structure détonante et planante. On retrouve alors l'énergie dansante des premiers morceaux avec le rythme efficace de Breathe. Les guitares scintillantes et le rythme incisif transportent avec éclat le morceau vers un rock ravageur et percutant, où une voix sombre se mêle aux choeurs lumineux. L'album se clôt alors avec l'atmosphère énigmatique et insaisissable de Voices. Les riffs de guitares viennent rassurer face à une voix et un synthé effrayants, presque oppressants. "Voices inside my head" répète le chanteur, comme si la folie qui habitait son esprit depuis le début de l'album ne le quittait plus, faisait désormais partie d'un tout thaumaturge et pathologique à la fois. La boucle est bouclée, le rock demeure habité, la tête reste peuplée.

***- Marie-Madeleine Remoleur***

# VOYAGE AU PAYS D'ALDEBERT

**Nous avons rencontré l'artiste Aldebert lors de la remise de son disque d'or aux Francofolies pour son album Enfantillages 2. L'auteur-compositeur et interprète sort des sentiers battus en proposant des chansons destinées au jeune public et aux parents, mais attention ! Tout le monde peut se prendre au jeu. Affiché complet durant le festival musical Rochelais, Aldebert nous avait livré un spectacle soigné, enjoué et magique.**


© D.R.

**Maze : Vous venez de recevoir un disque d'or pour votre dernier album, quel est votre ressenti ?**

Aldebert : Bien évidemment je suis super content, en plus ce prix a vraiment du sens. Tout ce travail est assez familial : les musiciens, les techniciens ont aussi ce prix. Je travaille de façon assez artisanale, on est une espèce de famille basée à Besançon à côté de la Suisse. On travaille ensemble de cette façon là, ce qui me sied d'ailleurs ! C'est assez unique dans le métier car souvent les chanteurs enchaînent les albums et changent d'équipe alors que nous on a ce côté artisanal qui correspond à ce que j'ai envie de proposer dans les chansons, sur scène, dans une sensibilité qui est à la fois humaine et simple.

**Maze : Pourquoi avoir choisi de vous adresser à ce public assez retreint, celui de la famille, en particulier ?**

A : Ca s'est fait naturellement parce que je suis resté assez gamin, même aujourd'hui avec mes 40 balais ! J'aime cette énergie, j'ai une fascination totale pour l'enfance parce que il y a une magie qu'on perd un peu en devenant adulte avec le poids des responsabilités… L'enfance, ça reste magique avec tout cet imaginaire que les enfants portent avec eux et ça c'est génial ! Moi justement j'ai envie de retrouver ça, non pas par nostalgie mais parce que j'ai envie d'aller vers cette énergie.

**Maze : Et on le retrouve d'ailleurs dans vos chansons !**

A : Oui totalement mais après je m'adresse aussi aux parents à travers elles ! J'ai un petit garçon et c'est ma muse, un vrai support d'écriture. Tout ça c'est très ludique, on s'amuse vraiment à retrouver cette enfance.

**Maze : Et vous comptez rester dans ce type de public, ce type de musique ?**

A : Pour l'instant oui même si je n'ai pas envie de déserter complètement l'écriture pour adulte. Il y a des choses destinées exclusivement aux adultes mais j'écrirais peut-être pour d'autres gens et peut-être pour moi… En tous cas la chanson «jeune public», celle-ci, j'ai envie de la continuer à fond !

**- Julia Coutant**

# PLAYLIST AUTOUR DU MONDE

**Alors que septembre est passé à une vitesse affolante et qu'arrive déjà octobre, une consolation se profile néanmoins, les vacances ! Et oui, la Toussaint arrive à grands pas : pourquoi ne pas profiter de ces jours pour voyager autour du monde ? Si cela n'est pas forcément physiquement possible, Maze Magazine vous offre la possibilité de le faire musicalement...**




**Hanggai - Four Seasons**




**Santana - Oye como va**



**Die Antwoord - Baby's on fire**



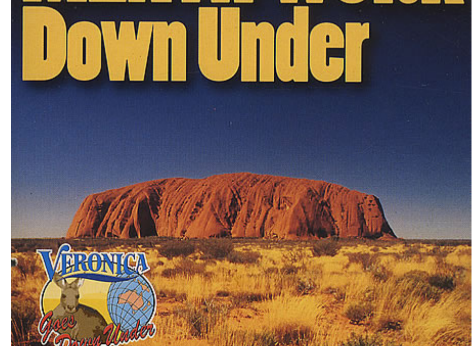

**Super Junior - Sorry sorry**




**Goran Bregović - Bubamara**




**Loco Locass - Libérez-nous des libéraux**




**Men at Work - Down Under**




**Tagaq - Breather**

En espérant que ce voyage musical vous aura plu et donné envie de découvrir de nouveaux horizons, rendez-vous le mois prochain pour une nouvelle playlist ! Vous pouvez retrouver la playlist complète sur Spotify ou sur maze-mag.fr ! Vous pouvez retrouver la playlist complète gratuitement sur Spotify.

***- Julia Coutant***

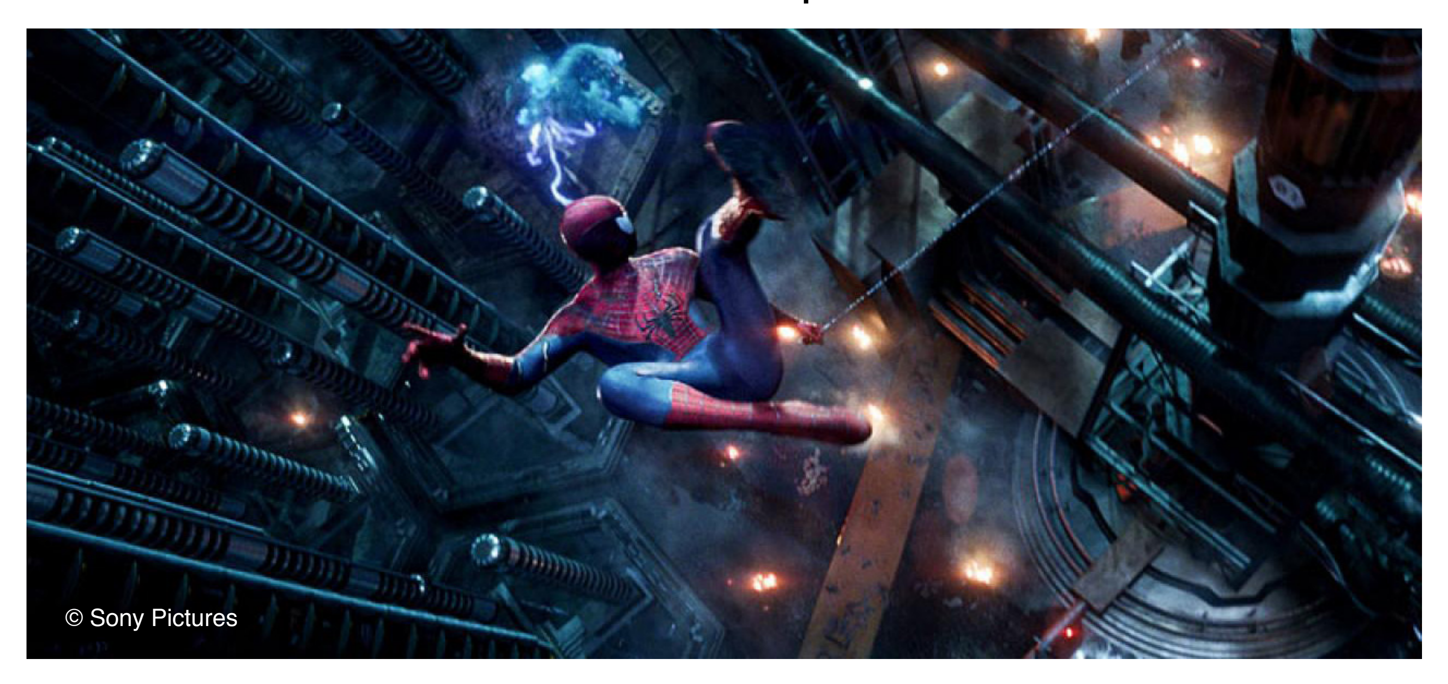
# Cinéma



# THE AMAZING SPIDER-MAN 2

## LE DESTIN D'UN HÉROS - LES PIEDS DANS LA TOILE

**Deuxième volet de la toute nouvelle franchise du tisseur de toile qui ne fait que confirmer la division du public : hérésie absolue pour certains ; étendard d'un cinéma pyrotechnique cool pour d'autres. Alors pourquoi, à l'occasion de sa sortie ce mois-ci en DVD et Blu-Ray, revenir sur ce film déjà oublié de tous ? Finalement, l'un des intérêts de cette suite est de rendre compte d'une certaine évolution du cinéma Hollywoodien : entre opportunisme et réflexes consternants chers à notre temps.**





Panique chez Sony Pictures Entertainment. Alors que le 3ème volet (890 millions de dollars de recettes mondiales) de la saga Spider-Man de Sam Raimi est sorti en 2007, le studio doit à tout prix remettre un film sur les rails avant 2013, s'il ne veut pas que les droits repartent à la maison-mère Marvel. A la suite du départ du projet de Sam Raimi, suivi de Tobey Maguire et Kristen Dunst en janvier 2010 par solidarité, le studio lance alors un reboot de toute urgence. On l'aura compris, la spontanéité artistique est très vite sacrifiée sur l'autel du profit économique à tout prix. Il est alors mis à la tête de ce nouvel opus Marc Webb, réalisateur de la comédie romantique 500 jours ensemble, inexpérimenté à une superproduction de cette envergure. Moyen pour la production d'avoir un plus grand contrôle sur le produit ? C'est alors que The Amazing Spider-Man sort l'été 2012. Sans être un ratage artistique complet, tout juste divertissant, ce reboot peine à justifier son existence. Mais qu'importe, ses 750 millions dollars de recettes sonne le coup d'envoi d'une nouvelle franchise pour le meilleur, mais surtout le pire.

Deux ans plus tard sort le second volet au nom des plus subtils : The Amazing Spider-Man: le destin d'un héros. L'affiche nous le garantit, notre tisseur de toile va devoir sauver la ville de New York, non pas d'un méchant, mais de trois ! Oui, enfin, dans le principe seulement, puisque dans les faits nous avons surtout Electro (Jamie Foxx -Django Unchained ), puis un Bouffon Vert (Dane DeHaan Chronicle) qui a le droit à ses deux minutes lors de la bataille finale, et l'apparition in extremis du Rhino (Paul Giamatti) dont la seule utilité est de permettre de teaser le prochain opus. L'accroche placardée sur les affiches "ses ennemis vont s'unir" prend des allures d'escroquerie mercantile, ce que le film en lui-même ne fera que confirmer.

Dès les premières minutes, Spider-Man se retrouve métamorphosé, devenant soudainement un étendard de la "cool attitude" banalisée par les autres super-héros Marvel, Iron Man en tête. Il faut alors le voir baisser le pantalon (!) d'un ennemi en public, ou arriver à la remise des diplômes en embrassant sa copine Gwen Stacy à la manière d'un épisode des Frères Scott. Une chose est sûre, le sérieux ainsi que le premier degré rafraîchissant, toutes proportions gardées, du Captain America : The winter soldier sont définitivement écartés pour laisser place à


© Sony Pictures

un héros totalement décomplexé et malvenu. Toute la problématique de cette douloureusement ridicule transformation est là : comment croire à ce super-héros, à son sacrifice et à son courage s'il ressemble à n'importe quel type lambda avec des super-pouvoirs qui en fait n'importe quoi ? Ainsi, lorsque le Bouffon-vert clame que Spidey ne représente pas l'espoir puisqu'il détruit celui des citoyens, nous ne pouvons lui donner tort.

Pire encore, Marc Webb n'ose à aucun moment s'aventurer sur le terrain émotionnel. Les quelques idées intéressantes, comme la renaissance de l'amitié entre Peter Parker et Harry Osborn que tout rapproche, est évacuée en une minute trente et ne trouvera aucun écho lors de leur combat final, dont le potentiel dramatique lié à l'intimité de leur relation ne demande qu'à être exploité. De plus, la problématique d'Electro, sensible et désireux de trouver sa place dans le regard des autres, est traitée en deux plans futiles. Et pour cause, le film se perd dans une narration explicative tout en longueur, qui passe les deux tiers de son temps à mettre en place ses personnages creux et dont l'enjeu principal n'est traité qu'à sa surface (mêler ou non Gwen aux conflits héroïques de son copain-héros). A côté de cela, les scènes d'action, dont les effets spéciaux et la 3D sont redoutables, ne font office que de cache-misère à une mise en scène sans inventivité ou prise de risque, tentant de singer celle vertigineuse de Sam Raimi, et n'impliquant à aucun moment le spectateur car définitivement sans âme.

Reste à savoir vers quel super-héros nous pouvons nous retourner pour espérer une satisfaction. Le futur Batman vs Superman: Dawn of justice de Zack Snyder ? Vu son précédent Man of Steel, il serait plus sage de ne pas en espérer beaucoup. Les prochains Marvel dont Avengers 2 ? Rien n'est moins sûr. Il nous reste alors une franchise qui a, malgré de sérieux écueils, réussi à tenir sur la durée : les X-men dont son dernier Days of futur past de Bryan Singer a pu redonner légitimement espoir. Rendez-vous le 18 mai 2016 pour sa suite ambitieuse: X-men: Apocalypse.

**- Nicolas Renaud**

# GODZILLA
## LE LÉZARD SE MORD LA QUEUE

**Tout a commencé au Comic Con de 2013, lorsque la Warner a diffusé la toute première affiche, intrigante, du nouveau film mettant en scène le Roi des monstres: Godzilla. Durant une année, l'attente n'a fait que grandir face à des bandes-annonces d'une efficacité redoutable, faisant espérer des pics apocalyptiques tétanisants. Une chose était alors sûre, en engageant le jeune amoureux des monstres Gareth Edwards, auteur du film minimaliste nommé justement Monsters, Warner était bien décidé à faire oublier à chacun le précédent Godzilla du roi des destructions massives, Roland Emmerich. On était bien décidé à porter en étendard ce nouvel opus, mais contre toute attente, les choses allaient être plus compliquées que prévu. La sortie ce mois-ci du film en DVD et Blu-Ray permettra t-elle de nous enlever l'amertume du premier visionnage ? Rien n'est moins sûr.**


© Warner

La note d'intention de ce Godzilla était claire: réaliser un film de monstres dans le plus grand respect du genre, selon une certaine tradition hollywoodienne. Effectivement, Gareth Edwards prend grand soin d'intégrer le mieux possible ses créatures : un jeu constant entre le premier et le second plan pour rendre perceptible leur échelle, et les dévoiler par petites touches, jamais plein cadre, pour faire monter l'excitation du spectateur. L'envie d'offrir un spectacle intègre, sérieux, qui prend son temps, et donc se démarquant du tout venant, transpire à chaque image. Hélas, mêmes les meilleures intentions du monde ne suffisent souvent pas.

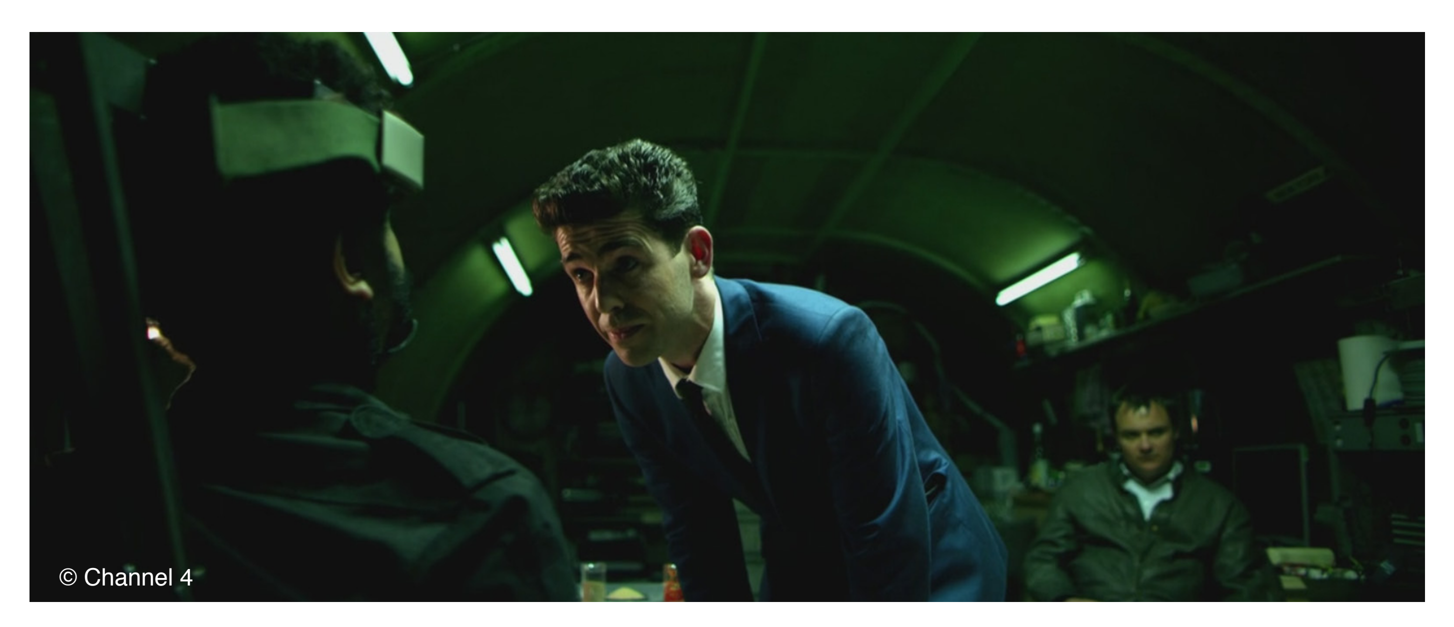
Premier obstacle qui se dresse devant nous : les personnages. Après un couple touchant (Bryan Cranston de Breaking Bad et Juliette Binoche) évacué en moins d'une quinzaine de minutes, le pire est à venir : entre deux pseudo-scientifiques qui servent uniquement à déblatérer un jargon qui sur-explicite les enjeux, la copine du héros qui sert uniquement de point de montage entre deux lieux, et surtout justement un héros à l'incarnation d'un Aaron Kick-Ass Taylor-Johnson d'une platitude confondante, rien ne nous est facilité pour susciter notre intérêt. Comme si cela ne suffisait pas, le scénario au ralenti nous donne l'impression d'une longue phase d'exposition des personnages, de leurs enjeux et du dévoilement de la capacité des monstres d'une durée de... 1h30. Qu'à cela ne tienne, nous pouvons toujours nous rabattre sur les scènes de destruction massive et de combats à grande échelle. Enfin,il faudrait pouvoir. En effet, la mise en scène pleine de promesses finit par imposer au spectateur une mise à distance, telle que lorsque Godzilla finit par apparaître enfin à l'écran (au bout des 2/3 du film, donc) nous n'en avons plus grand chose à faire. S'en suit alors une scène de combat final à la chorégraphie répétitive et sans originalité au milieu d'immeubles s'écroulant comme des châteaux de cartes. In fine, cette scène est à ce point terriblement désincarnée qu'elle n'arrive jamais à nous arracher une quelconque émotion face à l'absence d'implication du spectateur. On pourra toutefois retenir de jolis effets spéciaux, quelques plans percutant comme le travelling latéral des explosions successives d'avions avant qu'entre dans le champ l'énorme pied de Godzilla dans un déluge de feu, ou des idées ludiques telle la pluie d'avions de chasse. Il suffit alors de se remémorer la Pacific Rim, de Guillermo Del Toro, pour se rendre compte que n'importe laquelle de ses scènes est plus généreuse, plus viscérale, plus galvanisante que ce Godzilla tout entier.

Pour revoir du lézard géant, il suffit d'attendre décembre prochain pour le dernier volet du Hobbit avec le dragon Smaug ayant déjà fait ses preuves dans le précédent (la désolation de Smaug) et qui s'apprête ici à livrer l'un des gros morceaux de cinéma de cet opus, parmi tant d'autres.

**- Nicolas Renaud**

# UTOPIA, CE BIJOU BRITANNIQUE

**Vous, comme beaucoup de gens, êtes sûrement passés à côté de cette sublime série télévisée britannique. Depuis 2013, Utopia est diffusée sur Channel 4. Créée par Dennis Kelly, cette série dramatique de genre thriller nous plonge dans un univers complètement à part.**


© Channel 4

Utopia, c'est en fait le nom d'une bande dessinée assez spéciale mais surtout très mystérieuse. 4 personnes (Ian, Becky, Wilson et Grant) se trouvent alors liées. Chacun possède un exemplaire de la partie 1 de ce précieux manuscrit et ils discutent d'Utopia sur un forum Internet. Le problème, c'est qu'elles ne s'attendaient pas à se retrouver dans une telle situation : quitter leur vie, et fuir pour échapper à The Network, une organisation secrète très douteuse. C'est alors qu'ils découvrent l'existence de la partie 2 d'Utopia, jamais encore publiée. Vraiment, d'épisodes en épisodes vous n'en reviendrez jamais, cette série est totalement atypique. Le scénario est on-ne-peut plus original, on est tout de suite pris par la suite des évènements. On vit le stress avec les personnages, on s'imagine le scénario dans la vie réelle, c'est juste de la folie. De plus, vous ne trouverez pas souvent une telle mise en scène. Une ambiance fabuleuse est créée, dans les deux sens du terme. Les acteurs sont tellement différents les uns des autres qu'on y trouve une diversité et une richesse hors norme.
6 épisodes par saison, 2 saisons, autant vous dire que vous allez les dévorer. Tout est parfait, la réalisation, le montage, la photographie, le scénario, le jeu des acteurs, la musique... Un tout très rythmé pour que l'on ne s'ennuie jamais, et des moments vraiment inattendus. Parfois, je dirais "âmes sensibles s'abstenir", étant donné qu'il y a beaucoup de passages assez violents voire un peu gores, mais ça ne m'a pas du tout dérangé, tenant compte du contexte. Utopia renferme beaucoup de secrets, l'univers de cette série c'est un peu la théorie du complot. On est fasciné dès qu'on découvre un nouveau morceau de cette histoire. Tellement de suspense. Et puis c'est beau, ce mélange de couleurs, omniprésent dans l'image, que ce soit avec les bandes dessinées ou avec les plans caméra. Tout est d'un esthétisme fou, et j'dois dire que même si on enlève le scénario et les acteurs, cette série vaut le coup d'être regardée, d'être admirée. Pour moi, Utopia est une sorte de chef-d'oeuvre, tant elle en est addictive dès le premier épisode. Vous savez, y'a des séries qui sont cool, que vous regardez tranquillement en vous disant que c'est pas mal, mais vous allez faire autre chose ou vous coucher en vous disant bon bein je regarderais le prochain épisode demain. Avec Utopia, vous ne pouvez pas faire ça tellement cette série est prenante. Vous avez l'impression de vivre quelque chose. C'est vraiment une série particulière; déjà de par son format 6 épisodes de 60 minutes mais aussi parce que c'est rare de voir quelque chose de presque parfait. Ils sont forts, ces anglais. On ne sort pas indemne après avoir visionné les 12 épisodes de cette série. Cela fait réfléchir, notamment sur le devenir de l'humanité, sur les relations entre humains. L'ambiance est très pesante. Dommage que cette série ne soit pas plus connue que ça. Elle vaut le détour.

Une troisième saison est prévue pour l'année prochaine. Une fois vues les deux premières, vous vous en réjouirez. N'attendez plus et foncez regarder Utopia.

**- Noa Coupey**

# GEMMA BOVERY
## UN FLAUBERT MODERNE ?

**Fabrice Luchini est à nouveau sur grand écran, et depuis Alceste à bicyclette l'année dernière, on n'arrête plus ce grand homme de théâtre. Ce nouveau film d'Anne Fontaine se fonde sur le roman de Flaubert, Madame Bovary, et revendique son attachement à celui-ci.**


© DR

Martin a été parisien une bonne partie de sa vie. Mais il nourrissait l'espoir de revoir sa Normandie, ce « pays qui [lui] a donné le jour ». Dans un cadre particulièrement champêtre, Martin a donc repris la boulangerie familiale depuis sept ans. Quotidiennement, il pétrit son pain avec en fond sonore une lecture de son roman préféré : Madame Bovary. Chaque phrasé, la narration du moment du bal, ou les pensées de cette femme attristée de la monotonie de sa vie n'ont aucun mystère pour ce boulanger un peu rêveur.
Mais un jour la vieille bicoque face à sa maison est achetée par des Anglais. Ils se nomment Charles et Gemma...Bovery. Martin, ébloui, voit s'incarner devant lui le couple qu'il connaît le mieux. Il ne peut alors s'empêcher de fantasmer sur cette femme éblouissante, en lui imaginant la vie amoureuse de Madame Bovary. C'est donc avec un côté très voyeur qu'il va mêler son existence à la leur, cherchant à savoir si oui ou non cette femme est une réincarnation de son amour littéraire.

Et en effet, qui d'autre aurait pu être choisi pour jouer Martin que Fabrice Luchini ? Il fallait un homme de théâtre, un homme littéraire, un homme d'admiration : ce film réclamait Luchini à grand cris, et il avait raison ! Une fois de plus, l'acteur nous montre ses capacités et sa fascination en jouant cet homme englouti par son propre fantasme.

### Une adaptation moderne ?

Madame Bovary retrace la vie d'une femme qui s'ennuie et n'en veut plus, une femme qui souhaite s'émerveiller du monde. Dans ce classique flaubérien, il n'y a pas

spécifiquement d'action ou de rebondissements soudains. Pourtant le lecteur tombe en admiration devant cette femme si banale et si désespérément romanesque à la fois. L'ouvrage est cité explicitement dans le film. Il est le nœud de toute l'histoire. En effet, le scénario repose sur le fait de savoir si oui ou non Gemma suivra le même destin que l'héroïne littéraire.

Le film d'Anne Fontaine se révèle être sur la même dynamique : lent, calme, et plein d'observation. Une fois que le spectateur s'est glissé dans la vie de Gemma-Emma, il peut y percevoir tous les infimes et ultimes changements qui expliqueront la destinée de cette jeune femme. Elle est incarné par Gemma Arterton de manière assez juste, mais qui ne la met pas forcément en valeur. Évidemment sa beauté et sa sensualité sont exacerbées. Ainsi, vous vous prendrez à l'admirer comme le fait Martin, mais pas nécessairement pour son jeu d'actrice.

## Une comédie avant tout

On rajoute cependant à l'histoire romanesque un nouveau narrateur : Martin. Par lui s'insère un recul nécessaire à la moquerie douce et à l'humour.

La réalisatrice se permet alors de jouer avec de nombreux stéréotypes sans détour. C'est donc avec une joie immense que Gemma sent le pain en disant, « Hmm, it's France, Charly ». Puis, il y a la scène où elle pétrit le pain avec des hoquets de plaisir et cela semble être le résultat d'un amalgame étrange entre Gost et les Feux de l'amour. Martin, derrière elle, peine à s'exprimer, et nous fait cadeau du discours suivant sur le pain : « « Toucher le pain, c'est toucher la terre, la croûte originelle d'où est sortie la vie »... Obstinément exagéré et grotesque, les scènes nous font sourire. Tout comme celle où Luchini tente de parler dans un anglais terriblement français.

Un cliché ambulant prend aussi corps dans leur amie française, devenue bilingue grâce à son mari anglais (et riche). Elle cherche un style «hype » pour redécorer son entrée, car il faut rester tendance même dans la campagne normande. Avec un accent très prétentieux et des règles de régime qu'elle dispense avec plaisir, elle insiste sur le style « mi-Versailles, mi-japonais » qu'elle souhaite donner à sa maison.

Quant à la fin du film, elle aurait pu être banale et suivre le fil directeur du livre. Mais la réalisatrice a fait le choix de poursuivre l'histoire, avec beaucoup d'ironie et d'incompréhension. On assiste alors à une espèce d'enquête policière, entremêlée de flashbacks complètement saugrenus et risibles. Malgré des événements tristes, ce film ne pèse donc pas sur le cœur. Et les dernières scènes plairont notamment à tous ceux qui ont un jour rêvé de voir un Fabrice Luchini désemparé et niaisement amoureux de tous les « classiques » de la littérature.

Anne Fontaine peut être comparée à Flaubert dans le sens où elle réussit à faire un film sur la médiocrité de plusieurs vies entremêlées pour les faire étinceler et les rendre romanesques. Cependant, outre des qualités, ce film possède des défauts, et le pendant de la pièce est qu'il persiste quelques longueurs. En effet, au milieu du film, il faut attendre un événement pour que le rythme tranquille mais agréable reprenne, voire s'accélère, sous peine d'ankyloser un peu les spectateurs.

Pour les hermétiques de Flaubert, il ne faudra peut être pas tenter le diable en allant voir Gemma Bovery, mais pour les passionnés de Luchini : ne le manquez pas en habit de boulanger.

**- Anne-Flore Roulette**




# RENCONTRE AVEC CÉLINE SCIAMMA

**Après un *Naissance des pieuvres* remarqué, un *Tomboy* qui a connu un succès critique, public et même une polémique, Céline Sciamma revient avec son troisième long métrage *Bande de filles*, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à la dernière édition du Festival de Cannes. Traitant toujours de la jeunesse qui lui est chère et des adolescentes au frontières des genres et du trouble identitaire, Sciamma réussit pourtant avec habilité à se réinventer. On suit le trajet de vie de Marième, 16 ans, jeune fille noire de banlieue, qui, à travers sa rencontre avec une bande de filles affranchies sera en quête de son identité, de sa place, d'une chambre à soi. Dans *Bande de filles*, la caméra de Sciamma s'affranchie et sa mise en scène s'affirme comme jamais ; toujours sur une riche bande originale signée de Para one, la cinéaste nous livre ici un magnifique portrait de jeunesse où le terme "exister" n'a jamais été aussi fort dans chaque plan. Rencontre.**

**Maze : Bonjour Céline, d'abord merci pour l'interview. Votre premier long métrage Naissance des pieuvres se passe dans une banlieue résidentielle, pavillonnaire ; dans Tomboy, l'intrigue se déroule dans un quartier au milieu d'une forêt, un endroit très idyllique ; dans votre dernier film Bande de fillles, vous vous attaquez au quartier au sens le plus générique du terme, d'où vient ce désir de filmer les visages, les corps qui viennent de la périphérie, de la marge ?**

Bon moi déjà je viens de la périphérie, j'ai grandi en banlieue, la banlieue où j'ai tourné mon premier film. Et ce n'est pas une raison suffisante mais dans tous les cas, ce sont des espaces que j'aime et que j'aime regarder, c'est une première chose, mais qui surtout ont du sens. Parce que le lien entre la périphérie et la marge, il n'est pas si compliqué à faire et que quand l'on est à la périphérie, il y a ce désir, surtout dans la périphérie de Paris, on est très très proche du centre. Dans Bande de filles, il y a la Tour Eiffel au loin dans beaucoup de plans et il y a cette idée un peu balzacienne de vouloir y être et de sentir que l'on est vraiment dans une zone frontière. Et que ce soit dans les personnages ou dans le milieu du film, il y a cette notion de la frontière, d'être dans le trouble, d'être entre deux âges, deux identités. Voila, la périphérie elle joue à plein comme scène de ces enjeux là.

**Maze : Justement dans Bande de filles, il y a un certain désir de filmer le déterminisme social, comme au début quand Marième refuse catégoriquement le CAP que la conseillère d'orientation de son collège lui propose et que pendant tout le film, elle essayera d'échapper à un certain destin tout tracé, qui plane sur elle et sur les jeunes des banlieues.**

Oui, cela dépasse le déterminisme social je crois, même si sur ce film là, il y a une dynamique plus forte du côté de la sociologie mais c'est aussi un présupposé du spectateur. L'ancrage est plus fort, oui, mais moi ce sont tous les déterminismes qui m'intéressent en fait : le déterminisme de genre, social, géographique et plus que les déterminismes, ce sont les assignations de place, et en même temps, le film fait toute la place aux gens qui ne l'ont jamais et quelque part il est dans un oubli du déterminisme, c'est l'endroit de son engagement. Mais il y a quelque chose de très fictionnel dans la question du déterminisme, quelque chose qui évoque le fatum des héroïnes et des héros qui me plait, c'est le dialogue entre ces grands axes dramaturgiques et puis la chronique du monde contemporain qui m'intéresse.

**Maze : Y'a-t-il une volonté de réhabilitation de ces visages et ces corps manqués du cinéma ?**

Je ne pense pas qu'il soit réhabilité car il n'a même pas été habilité (rires). Dans tous cas oui il y a l'idée qu'il existe une nécessité, dans tous les cas un geste fort à les regarder aujourd'hui en France parce qu'ils sont en France tout bonnement, pas parce qu'ils sont à réhabiliter, mais parce qu'ils sont des visages, nos visages. Et il y a un geste évidement politique et esthétique déterminant dans le projet, mais j'insiste sur ces deux termes et plutôt faire le petit film de la diversité où chacun pourrait prendre sa part, qui fait des grands succès, cela peut être Qu'est ce qu'on a fait au bon dieu par exemple, moi je veux un film exclusif, parce que la radicalité c'est ça, pour moi il n'y avait pas de visages plus intéressant à regarder que les leurs.

**Maze : Vous parlez de politique, il se trouve que tous vos films sont très politiques, dès Naissance des pieuvres, il y avait la volonté de capter les frontières entre les genres, ce qui a été encore plus développé dans Tomboy, à travers le corps hybride. Et c'est toujours le cas avec votre dernier film et la métamorphose caméléonesque de Marieme/Vic.**

Oui, c'est politique, tout à fait. Je pense que le cinéma représente ces politiques et Qu'est ce qu'on a fait au bon dieu, c'est très politique aussi par exemple mais cela ne veut pas dire que c'est engagé mais dans tous les cas il y a du politique qui s'en dégage, alors parfois c'est des impensés et parfois c'est pensé. Et moi j'assume la dynamique politique de mes films car pour moi, un film n'est pas une chose ou une autre, tous les films politiques sont du divertissement et moi je refuse la frontière qu'il y a entre l'idée qu'un film d'auteur, même dans la modestie de son budget, devrait être du côté purement de la chronique, de la justesse, de la sensibilité … oui il faut qu'il ait tout cela mais pour moi cela passe aussi par du spectacle, par de l'émotion, par de la tension dramatique, mobiliser tous les outils du cinéma pour créer l'expérience sensuelle, sensorielle et un trajet de pensée, aussi.

**Maze : Comment avez-vous procédé pour capter cette énergie de groupe dans Bande de filles, qui était déjà présente dans Tomboy, c'est vraiment un film sur la « bande », d'où le titre d'ailleurs.**

L'énergie de groupe, cela passe par plusieurs couches, d'abord il faut constituer le groupe, dans un casting assez fleuve et il fallait trouver des individualités très singulières et puis en même temps, prendre


© Pyramide Films

quatre filles entre lesquelles il y avait de l'alchimie, l'harmonie, de la circulation, ça c'était une première chose, une grosse étape. Et puis après, il y a les dispositifs de mise en scène, à la fois dans le choix du format aussi par exemple, le fait d'avoir tourné en Scope (ndlr : procédé de prise de vues qui consiste à anamorphoser l'image à la prise de vue pour donner une image panoramique à la projection), ce n'était pas tant l'envie d'un destin humain de banlieue mais plus pour pouvoir filmer quatre personnages en même temps, dans le même plan sans être très loin d'elle, de pouvoir faire des plans moyens à quatre, par exemple. Et puis après, c'est faire une part à l'improvisation, aussi, par exemple pour capter cette énergie, il y a quelques grandes scènes en elles qui sont des scènes improvisées, pas dans les enjeux mais dans la prise en charge de l'énergie entre elles. Et puis aussi dans la composition tout simplement, je crois que l'on confond parfois l'énergie avec le fait de suivre les gens qui vous embarquent, on est là avec une caméra à l'épaule on les suit mais l'énergie, c'est aussi la concentration, la composition de cadre, c'est aussi d'accepter les contrastes, moi je crois que l'énergie, elle se situe là dedans, dans le fait que l'on peut les voir dans une espèce de décharge collective et puis soudainement dormir ensemble et dormir ensemble ça raconte une énergie, aussi. Les laisser improviser puis soudainement les mettre dans des scènes qui sont très dialoguées … Et puis c'est l'énergie, entre nous aussi, je crois que c'est un film qui raconte le jeu des regards, qu'elles se laissent regarder et la circulation des choses entre nous.

**Maze : Vous avez toujours travaillé avec Para one pour la bande originale de vos films, comment aviez-vous collaborés cette fois avec Bande de filles, avec dans le film, une musique qui revient fréquemment tout en ayant un instrument de plus à chaque fois ?**

Oui plus, pas forcément un instrument, mais des arrangements en plus à chaque fois, on a fonctionné sur ce brief qui était un fantasme que j'avais dès l'écriture, d'avoir un thème, un thème de cinéma, une mélodie qui reviendrait comme ça au gré des étapes du film et du personnage et qui s'agrémentent, c'est un arrangement à chaque fois, un brief assez précis auquel il a répondu alors même qu'on montait le film donc voila, il y a une relation assez organique comme ça entre l'image, la composition et la musique. Avec l'idée aussi que le son à lui, est certes une musique très synthétique comme précédemment mais que l'on rajouterait de vrais instruments, pour la première fois il y a des guitares, des marines basses, du violon, des vraies cordes, là où dans Naissance des pieuvres tout était synthétique, c'est aussi une nouvelle étape dans l'incarnation de la musique.

**Maze : Les bandes originales de Para one sont brillantes, précisément parce qu'elles ne constituent pas une musique de film, mais la musique du film.**

Oui, je pense que c'est vraiment un dialogue entre nous qui est très riche. On s'est rencontré à l'école de cinéma, il est réalisateur, j'ai été scénariste de tous ses films, de ses clips aussi, enfin dès que l'on peut collaborer, on le fait, on s'accompagne dans la vie, c'est vrai du coup il y a quelque chose qui se passe de mot et des échos qui se mettent en place. Effectivement, c'est la musique du film et il ne fait la musique que de mes films, ce n'est pas un compositeur de BO, il pourrait très bien l'être d'ailleurs, mais beaucoup de choses sont très singulières … généralement quand même la composition de la musique vient qu'elle vient au bout de trois semaine de montage et c'est la première personne qui voit le film et du coup, parfois on rallonge l'image parce qu'il a créé un effet, un arrangement ce qui fait que nous,


© Pyramide Films

on s'adapte à la musique, parfois c'est l'inverse, du coup cela nous donne des idées de montage un peu au rythme que le film s'invente, donc je pense que c'est pour ça qu'il y a vraiment quelque chose de, oui, vraiment organique.

**Maze : J'aimerai parler un peu de votre cinéphilie, son origine, sa naissance … y-a-t-il un film qui a fait surgir votre amour pour le cinéma ?**

Il y a un film qui m'a fait comprendre ce que c'est la mise en scène, enfin dans tous les cas, c'est Les Parapluies de Cherbourg, la première fois que j'ai vu le metteur en scène derrière le film. Évidemment décisif puisque j'ai compris qu'il y avait un chef d'orchestre qui pensait, qu'il y avait des règles mais qu'il pouvait aussi les mettre à mal … enfin voila, j'ai vu l'auteur. Et donc ça c'est assez décisif. Et un autre film qui a aussi beaucoup compté, c'est La vie ne me fait pas peur de Noémie Lvovsky, justement sur l'énergie, sur le fait que c'est une femme cinéaste, que ça pouvait exister, qu'on pouvait comme ça, raconter des choses qui nous touchaient, avec une vraie signature, voila, ça fait deux films importants.

**Maze : Le manque de femmes cinéastes dans le paysage cinématographique étant sidérant, je tenais à vous remercier d'exister en tant de cinéaste ; puisque savoir que vous existez et que vous êtes visibles rendent indirectement possible l'espoir de faire du cinéma pour les jeunes filles d'aujourd'hui.**

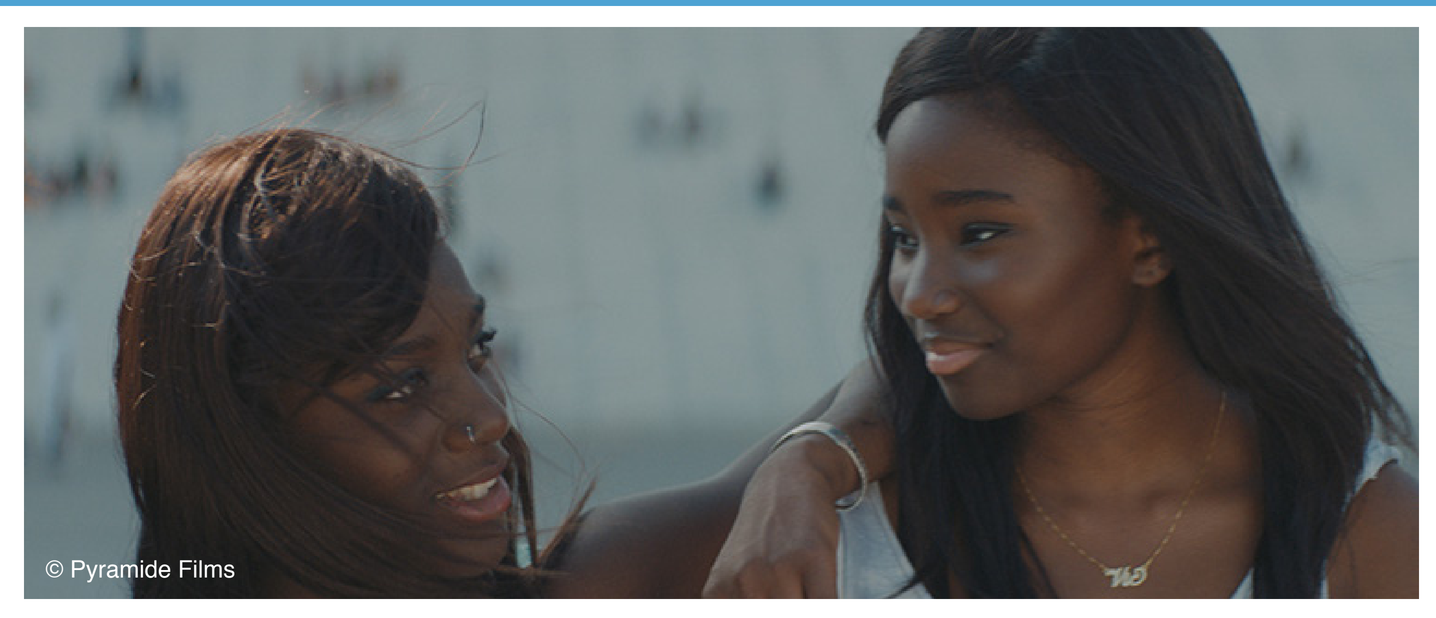
Oui, en France, en plus depuis dix ans, il y a une génération qui émerge et il y a beaucoup beaucoup de femmes cinéastes, voilà, c'est le signe des temps. Et c'est vrai que l'on a besoin de modèles, pas parce qu'ils sont irréprochables (rires) mais parce qu'ils existent, qu'ils sont visibles, oui. Pour moi, quand Jane Campion a eu la palme d'or, je me suis dis « ah tiens on peut monter les marches à Cannes sans être égérie d'Oréal, mais juste parce qu'on a fait un film et qu'on est le chef de ce film. » (rires)

**Maze : Justement, Bande de filles a fait l'ouverture de La Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes cette année, c'est important pour le film d'être visible dans ce genre de festival ayant un tel rayonnement international, j'avais lu quelque part dans une interview où vous parlez de Cannes comme « le bout du tunnel pour un film »…**

Oui, à la fois Cannes, c'est à la fois le bout du tunnel, le calendrier fait qu'il faut être prêt pour Cannes et que c'est une sorte de figure incontournable mais en même temps, c'est le début du tunnel d'après (rires) parce que c'est le moment ensuite où c'est le marathon qui commence. Ce qui compte c'est la sortie, ce qui compte c'est la rencontre avec le public … mais voila il faut un levier. Aujourd'hui il y a tellement de films qui sortent et Cannes c'est décisif dans la validation et l'exposition. Mais cela peut être aussi absolument destructeur dans cet exposition.

**Maze : Vous aimez bien filmer la jeunesse …**
Oui, mais j'arrête. (rires)

**Maze : Envie de changement de thèmes ?**
Je ne crois pas que le thème soit la jeunesse … je crois que la jeunesse c'est le bain du film, c'est le dispositif. Mais les thèmes je vais les garder je crois, mais c'est le contexte qui va changer. Parce que j'en ai envie, mais cela ne veut pas dire que je vais parler du troisième âge (rires), je peux parler d'une fille de vingt-cinq ans, ça restera la jeunesse, mais dans tous les cas l'adolescence comme terrain de jeu … je crois que pour moi, c'est fini … jusqu'à ce que je


© Pyramide Films

découvre que je ne peux pas faire autre choses peut être (rires) !

**Maze : Bande de filles serait donc le film qui clôt votre triptyque sur l'adolescence ?**

Oui, il y a un effet de trilogie, on en parle comme tel et c'est peut être l'opportunité pour moi de changer.

**Maze : Peut être de changer format ? J'ai lu que vous aimeriez vous essayer aux séries.**

Oui, j'aimerai beaucoup faire ça. J'essaye toujours, entre deux films, d'aller voir les chaines de télé, leur proposer des sujets, des concepts … je vais le faire à nouveau parce que cela m'intéresse, une forme longue, une forme feuilletonnante … mais ça m'intéresse aussi le transmédia, trouver de nouvelles formes de récits, de formats…

**Maze : Les séries sont véritablement en train de devenir un nouveau terrain de jeu pour la création cinématographique, il n'y a qu'à voir le nombre de séries américaines, anglaises ou encore scandinaves de qualité qui fleurissent sur nos écrans. En France, nous avons notamment P'tit Quinquin de Bruno Dumont, produit par Arte et sélectionné dans les séances spéciales à la Quinzaine des réalisateur à la dernière édition de Cannes. La série ne devient plus si différente du cinéma dans la mesure où ce sont de plus en plus de longs films, élaborés et produits dans un geste cinématographique.**

Ouais, absolument. Mais je ne pense pas ce soit maintenant, enfin, je pense que ça a toujours été le cas, après on vit de réalité américaine, anglo-saxonne, voir en Danemark, en Suède, mais En France, on a pratiqué et inventé le feuilleton, que ce soit en littérature avec Les mystère de paris, La comédie humaine et d'ailleurs J.J Abrams, Damon Lindelof, les mecs qui font Lost, ils se réclament de Balzac et … en France, c'est Pialat qui fait La maison des bois, disons qu'il y a une tradition de la télévision d'auteur, qui cycliquement comme ça se réinvente. Et je crois que sur la télévision d'auteur, il y a toujours eu la distance française, sur Arte, il y a Les garçons et les filles de mon âge qui donne Les Roseaux Sauvages, qui donne Travolta et moi dans les années quatre-vingt dix. Cela existe très fort en fait, c'est juste que la grande série populaire française, on ne l'a pas quoi, on l'attend. Mais il y a toujours eu des signatures d'auteur à la télévision qui s'incarnent dans la politique des chaînes. Et là, celui de Dumont, c'est un très bon film effectivement, sur la mini-série, parce que la France, cela fait quelques années qu'elle fait des tentatives à l'inverse de la mini-série, avec plusieurs saisons … il y a Les Revenants, Mafiosa sur un modèle américain alors même que la mini-série c'est la grande réussite … voila Carlos c'est une mini-série, P'tit Quinquin c'est une mini-série, Top of the lake aussi… on cherche des développements, comme au cinéma d'ailleurs mais c'est plus politique à la télévision, c'est celle des diffuseurs. Dans tous les cas, il y a des choses à faire à la télévision, comme il y a des choses à faire avec Canal Play ou encore avec les architectures du récit transmédia qui promettent aussi des choses formidables. Ça aussi, c'est une recherche des développeurs.

**Maze : Auriez vous des conseils à donner aux jeunes cinéastes en herbe ?**

Le seul conseil que je peux donner car on m'a souvent demandé « mais comment avez-vous fait ? » alors évidement, ça se transforme en chemin tout tracé une fois que c'est fait ! Le seul conseil que je peux donner alors oui je peux dire que j'ai fais la Fémis


© Pyramide Films

(ndlr : Fondation européenne des métiers de l'image et du son), alors voila je suis pur produit de l'école (rires), de la République, mais moi je recommande de faire feu de tout bois … oui tentez la Fémis mais si vous n'avez pas la Fémis, il ne faut pas s'arrêter là, il y a de super bon BTS en France, un bon stage sur un plateau équivaut à une école privée qu'on paie chère… il faut juste y aller quoi, aujourd'hui en plus on a les dispositifs du numérique … il faut travailler, il faut y croire, il faut rencontrer sa génération, il faut être collaboratif parce que le cinéma c'est ça. Et il faut voir des films … ne pas considérer qu'une voie est tracée mais que toutes les voies sont bonnes.

**Maze : Pourtant, La Fémis est toujours considérée comme un temple …**

Evidemment que c'est un temple, la Fémis, c'est génial, vous avez un laboratoire d'expérimentation pendant quatre ans, vous rencontrez votre génération, vous apprenez un métier, vous avez une forme de carte de visite de validation de l'institution donc évidemment c'est génial. (rires) Mais ce que je veux dire c'est que si vous n'avez pas la Fémis, cela ne veut pas dire que ce n'est pas pour vous. La Fémis, c'est génial … mais cela ne s'arrête pas là ! (rires) Et il y a un conseil aussi, c'est d'apprendre un métier qui vous permet de vivre, moi par exemple, je n'ai pas passé la Fémis en réalisation, je voulais devenir scénariste et me dire « ah je peux écrire Plus Belle la vie et … manger et du coup continuer à croire que je peux faire ce métier.»

**Maze : D'ailleurs, il y a une certaine tendance en ce moment : celle des scénaristes qui sortent de la Fémis et qui réalisent plus de films que ceux du département réalisation…**

Ce n'est pas que je sais pourquoi mais j'ai des hypothèses, c'est que, cela correspond à la fois à l'état de la production française, maintenant les guichets sont essentiellement scénariques alors qu'avant les courts métrages pouvaient constituer une carte de visite. Les scénaristes de la Fémis, quand ils sortent de l'école, ils ont un scénario d'un long métrage original qui coûtera zéro argent aux producteurs qui décideront de le soumettre à l'avance sur recette. Si un réalisateur veut survivre, il devra trouver des producteurs et donc des financements. Il y a un effet de sortie qui est en rapport avec l'économie et puis il y a aussi l'idée qu'en scénario à la Fémis, on apprend à écrire pendant quatre ans, avec toute la discipline solitaire, on est très peu exposé, là où les réalisateurs font quatre, cinq films et ils sortent un peu aussi exempt (rires) et c'est pour ça qu'ils doivent se mettre à écrire alors que nous, on a déjà écrit. Il ne s'agit pas d'une plus grande prédominance de talent chez les scénaristes de la Fémis, mais surtout l'apprentissage, et la réalité du monde à laquelle on se heurte quand on sort de l'école.

**Maze : Dernière question. Vous faite la couverture du numéro de lancement de la revue Well Well Well qui vient de sortir, un projet autofinancé sur un site de crowdfunding. C'est politique ?**

L'exercice de promotion ou de mise en avant de votre personne, pour moi il est secondaire après par contre, ne pas se cacher, c'est politique. Mais maintenant, je considère que ce n'est pas mon boulot (rires) mais que je peux l'accueillir.

**Maze : Dans tous les cas, c'est formidable de rendre visible l'invisible. Merci beaucoup Céline pour l'interview !**

**- Propos recueillis par Lisha Pu**



# MOMMY
## COLÈRES EN CARCAN

**L'ascenseur se bloque. Les lumières s'éteignent. Un filet de lumière brise l'obscurité. Vos cris sont vains, personne ne viendra vous ouvrir. Vos souffles s'accélèrent, vos nerfs et vos poils se tendent. L'oxygène vient à manquer et le stress, lui, prend sa place. La colère monte, doucement. Vos muscles se tendent à leur tour. Vos poings se ferment et dans un élan de rage, vous frappez les portes. Une fois, deux fois, trois fois. Elles ne cèdent pas. Vous restez coincé, impuissant. Xavier Dolan essaie de nous imposer cette sensation dans Mommy, son dernier film, en enfermant ses muses, Antoine-Olivier Pilon et Anne Dorval, en format portrait.**

Si aux premiers abords l'importance du cadre parait évident, il devient une béquille injustifiée et bride trop les mouvements : la force du film n'est pas là.

A l'ouverture du film, les vibrations envahissent les petits haut-parleurs d'un auto-radio, elle dépose ses doigts sur son volant et mène ses quatre roues sur les immenses avenues canadiennes. Soudain, un tout terrain surgit sur la droite, le choc est violent et inévitable. Moins amochée que la voiture, Diane "Die" Desprès en sort, fébrile. Cette veuve, possessive et ensanglantée, retrouve la garde de son fils Steve, jeune blond hyperactif et légèrement pyromane. Consumés par cette longue séparation, leur quotidien mêle colères hystériques et danses frénétiques. Les plaies familiales sont béantes. Munie d'un fil et d'une aiguille, la mystérieuse Kyla vient alors les aider à suturer les cuisses et les cœurs.

Rencontre. Sérénité. Humiliation. Colère.
Imaginez qu'une couleur a été attribuée à chaque mot. Ces mots sont séparés, isolés dans leur sens, leur forme et leur couleur. Côte à côte, ces mots n'ont seulement la cohérence que nous voulons leur donner, à l'image de l'identité visuelle des scènes de Mommy. Dolan expérimente, hésite et fait des non-choix. Il travaille les mouvements de caméra ou les points de vue mais seulement à l'échelle du plan. Sans justification explicite, il passera d'un plan à

l'épaule à un plan en panoramique. Comme de belles photos jetées en désordre sur une table, nous nous perdons à essayer de regarder les scènes sans oublier le fil rouge de l'intrigue, heureusement simple. Sa réalisation paraît amnésique : dans le tournage d'une scène, le réalisateur a l'air d'oublier les choix qu'il a fait pour la scène précédente et tombe rapidement dans la démonstration technique. Isolement, voilà son credo.

Le temps d'un clin d'œil, Wonderwall de Oasis se lance et le personnage ouvre le cadre de ses propres mains, nous offrant une redécouverte du mouvement et des grands espaces. Si Mommy ne nous enferme pas dans l'ascenseur, il nous emporte aux étages de nos émotions. Lorsque Steve balançe des poivrons façon Mario Kart sur les voitures ou que sa mère se retrouve avec ses courses étalées sur le sol au milieu d'une route, le film nous emmène vers les éclats de rire. Xavier Dolan, en jouant de la détresse de ses personnages, nous transforme en sadique et nous tire des rires jaunes.

Ayant déjà fragilisé notre équilibre intérieur à grands coups de Céline Dion, le réalisateur programme notre autodestruction en nous mettant en témoin de la déchéance de Steve. Et pour que la désillusion soit plus intense encore, il nous propose de rêver avec lui puis de retourner à la réalité douloureuse. Nous passons des plus hauts étages aux sous-sols, Dolan nous met en présence des fondations du film, de l'idée même. Et la colère y est partout. Dans les regards, les démarches, les mots. Le cinéaste ne filme pas des bonbonnes de gaz sous pression ou des orages menaçant la plaine. Rien n'est sous-jacent. Il n'installe pas la colère par la narration. Elle est déjà là, à la source, portée par les interprétations exceptionnelles d'Antoine-Olivier Pilon, Anne Dorval et Suzanne Clément. Nous sommes spectateurs de sa détonation, de sa violence pure. (Se) Montrer, voilà son maître-mot.

Véritable pornographie de la colère mêlant tension musicale, montage frénétique et cris insupportables, Mommy est d'une violence psychologique frôlant nos limites.

- **Benoit Michaely**

# BENOÎT JACQUOT
## JEUX DE SCÈNES



© Elisa Haberer

**La montée des quelques marches du Comoedia de Lyon amène à une salle de bistrot branchouille. Assis au fond de la salle sur une banquette, Benoît Jacquot, en velours noir, un verre de vin blanc à la main. Nous ne sommes que trois avec lui alors le réalisateur de La fille seule peut nous observer de ses yeux perçants.**

Un "je vous écoute" et les questions commencent. Avant de vous dévoiler son film, il faut d'abord parler de ce qui frappe chez lui. Un parler franc assez distant, des sourcils broussailleux par delà lesquels il scrute : Benoît Jacquot impressionne. Les réponses à nos questions sont belles mais très évasives. Imaginez quelqu'un de vif, quelqu'un un peu agacé. Imaginez l'incompris et vous aurez ce que j'ai vu de Benoît Jacquot. Pourtant l'invitation est à la discussion puisqu'il nous accueille, plaisantant avec un air théâtral par l'annonce d'un bon gros rhume.

**Votre film s'inscrit dans un ton tragique, pourquoi avoir fait de 3 coeurs un drame ?**

Benoit Jacquot "Je n'aime pas trop les expressions comme ça. Je voulais faire de cette histoire une histoire de gens."

**Pourquoi avoir choisi la ville de Valence ?**

Benoît Jacquot : " Je voulais une ville qui ne soit pas facilement reconnaissable. Que le spectateur ait, comme le héros, l'impression d'avoir atterri dans une ville inconnue.

**La voix off est très particulière, pourquoi choisir ce mode de narration ?**

Benoît Jacquot : "Je m'étais dit que ça me plairait bien, j'ai essayé avec ma voix et ça a marché alors je l'ai gardée. Cela ajoute au fait que les personnages soient victimes de leurs destins."

**Cela fait plusieurs films que vous employez un éclairage assez singulier de lumières chaudes et puissantes, est-ce volontaire ?**

Benoît Jacquot : "Ah bon ? Non je ne sais pas. Je choisis tout moi-même : je vais là où on va tourner une scène et puis on essaye tout les éclairages. A un moment je dis stop, c'est ça. "

**Le casting est assez célèbre : Benoît Poolvorde, Catherine Deneuve, Charlotte Gainsbourg et Chiara Mastroianni. Comment s'est passé le tournage ?**

Benoît Jacquot : "J'avais très envie de tourner avec Charlotte, elle avait une aura qui m'attirait. Quant à Catherine par exemple, elle s'est imposée d'elle-même. Elle a cette maîtrise qui fait qu'elle était presque la réalisatrice. D'ailleurs c'est elle qui a choisi les menus du film. "

Passons maintenant au film.

Un homme rate son train. Il se retrouve alors à boire de l'Evian dans un de ces bars près des gares. Les cernes le creusent, des palpitations l'agitent. Une femme vient acheter des cigarettes. Il la voit, il la suit. Il se présente à elle comme quelqu'un qui aime l'intimité des femmes, qui aime cette soudaine et brutale confrontation. De son côté, elle a des réponses courtes et le regard vague. Ils vont marcher toute la nuit. Ils vont tomber amoureux. Le train de l'homme redémarre, ils vont se revoir : c'est promis. Vendredi aux Tuileries à Paris. Elle l'attend, il ne vient pas. Elle ne le sait pas mais il vient de faire un infarctus. Les mois passent, elle a suivi un homme aux États-Unis et lui a continué sa vie, banale et anxieuse. Puis il rencontre une femme, Sophie. Ils s'aiment. Marc et Sophie emménagent ensemble et décide de se marier. Mais Marc voit en Sophie les expressions d'une femme passée, même phrases même répliques. Puis il y a aussi ce briquet, qu'il avait donné a cette inconnue nocturne. Marc ne comprend pas. Le jour du mariage il y aura la soeur alors, il saura.

Tout le long de film, le spectateur est perdu entre l'histoire, trop dramatique, et le jeu époustouflant des acteurs . Le trio amoureux est une histoire célèbre au cinéma. Benoît Jacquot a fait le choix de le traiter en grande pompe : musique de tragédie grecque et un engluement presque grossier des personnages dans l'histoire. Tout paraît en contraste : l'état de torture des personnages semble avoir voulu être montré par des gros plans sur les visages glissant de portrait en portrait. Alors que la caméra fuit en permanence ce qui entre en accord avec l'histoire, le reste se plaît dans des plans trop propres. Mais si, vous savez : cette composante élémentaire des films numériques et commerciaux, cette netteté qui fait qu'ils se ressemblent tous. Pourtant, au milieu de toutes ces dissonances, 4 acteurs jouent totalement accordés. Catherine Deneuve et sa prestance joue la mère de Sophie. Elle parle peu mais ses répliques sonnent juste. Chiara Mastroianni a la simplicité que son rôle sollicite. Plus discrète, elle est en osmose par son allure et son jeu avec Sophie, son rôle. Quant à Charlotte Gainsbourg, elle joue avec l'évanescence qui lui est propre et emploie une expressivité merveilleusement belle. Benoît Poolvorde se distingue aussi bien que les précédentes. Il est débordé, il est anxieux, il est vulnérable. Son personnage, Marc, est d'une perversité effrayante si bien que le mélodrame devient, grâce à ce jeu démentiel, un thriller.

Pièce montée à tous les plans, 3 coeurs et la rencontre avec Benoît Jacquot, alterne entre superficialité et fausse impression de franchise. Tout semble monté au service de l'illusion. Mais elle n'arrive pas et le rêve non plus.

Merci au Mauvais coton pour son aide au cours de la rencontre.

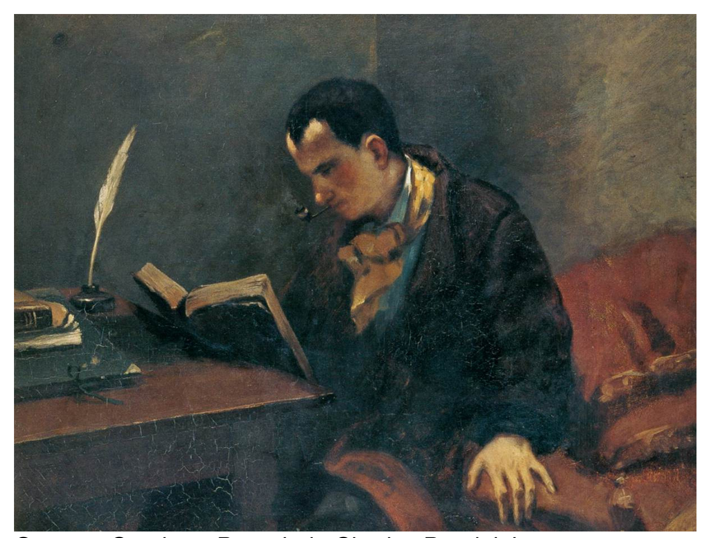
- Emma Pellegrino

# Littérature



# 1857 : FAITES ENTRER L'ACCUSÉ BAUDELAIRE !

**« Vos Fleurs du Mal rayonnent et éblouissent comme des étoiles ». La phrase, adressée à Charles Baudelaire, est de Victor Hugo. Elle est tirée d'une lettre datée du 30 août 1857. Pourquoi cet engouement de l'écrivain exilé pour ce nouveau recueil, qu'il qualifia même par la suite de « frisson nouveau » ? Certes, la qualité des vers baudelairiens est incontestable et « le Dante d'une époque déchue » - comme le surnommera plus tard le réaliste Jules Barbey d'Aurevilly - fait une entrée fracassante dans le monde poétique, lui qui jusqu'alors ne publiait que des essais critiques. Mais la raison d'une telle ferveur ne se résume pas à ce triomphe littéraire : en effet, dix jours plus tôt, Charles Baudelaire a été accusé d'outrage à la morale publique par la sixième Chambre correctionnelle impériale de Paris. Les Fleurs du Mal, emplies de tableaux lascifs, ont choqué la société bourgeoise du Second Empire français ; Napoléon III, dont la popularité repose sur les classes bourgeoise et ouvrière, a du réagir contre cette menace littéraire. Retour sur un procès retentissant - à sa manière - du XIXe siècle.**



Gustave Courbet - Portrait de Charles Baudelaire

1857. Année de progrès littéraire. Face à la mort prochaine du romantisme, usé par des années d'expression sentimentale, les écrivains français ont cherché une issue. Cette année là, parmi eux, deux hommes sont importants. Gustave Flaubert publie Madame Bovary, s'engageant dans la voie réaliste, inventant le roman moderne, érigeant les fondations du futur naturalisme de Zola. Charles Baudelaire publie Les Fleurs du Mal, faisant naître un style à la croisée des mouvements artistiques, cherchant le Beau et non la morale, luttant pour qu'un souffle de modernité s'élève. Ces deux auteurs sont accusés de troubler la morale publique et religieuse par leurs deux oeuvres : Flaubert sera acquitté, Baudelaire sera condamné. Mais les similitudes ne s'arrêtent pas là. L'avocat impérial qui attaqua les deux auteurs au nom de l'État, à quelques mois d'intervalle, est le même : Ernest Pinard, alors procureur et qui sera plus tard ministre de l'Intérieur.

Il faut dire que le poète n'a pas hésité à s'engager pleinement pour son idéal. Certaines de ses compositions sont osées par le sens qu'elles véhiculent. Sans célébrer l'orgie, Baudelaire joue avec les images et les mots, à un tel point que les catholiques sont outrés et que la bourgeoisie s'offusque. Cette liberté d'expression contribuera à rendre célèbre le recueil, si bien que de nos jours les poèmes qui ont été supprimés en 1857 sont présentés à part par les éditeurs, comme un trophée d'antan. Les mots semblent gorgés d'un érotisme ancien et d'une gloire nouvelle.

*« [...] Ainsi je voudrais, une nuit,*
*Quand l'heure des voluptés sonne,*
*Vers les trésors de ta personne,*
*Comme un lâche, ramper sans bruit,*

*Pour châtier ta chair joyeuse,*
*Pour meurtrir ton sein pardonné,*
*Et faire à ton flanc étonné*
*Une blessure large et creuse,*

*Et, vertigineuse douceur !*
*A travers ces lèvres nouvelles,*
*Plus éclatantes et plus belles,*
*T'infuser mon venin, ma soeur ! »*

Cet extrait du poème « A celle qui était trop gaie » est représentatif des six autres pièces interdites de publication. On y retrouve le sadisme, par l'excitation de « châtier » et de « meurtrir », mais aussi un sens caché : les « lèvres nouvelles » dont parle le poète ne sont pas celles de la bouche. Dès cet instant on comprend que Baudelaire parle d'une pénétration, et que le « venin » qu'il désire « infuser » est le symbole de la jouissance masculine. Notons que l'expression « ma soeur » n'exprime pas l'inceste. Néanmoins, tout cela contribue au choc moral provoqué dans la société du Second Empire français. Quant à cet extrait du poème « Lesbos », hommage à la poétesse Sap-

pho - d'où découlera plus tard le mot saphisme -, il provoque l'ire des catholiques outrés par les moeurs décrites par Baudelaire ; en effet, si l'homosexualité n'est pas condamnée sous Napoléon III, l'Église catholique demeure opposée à cette pratique sexuelle :

*« Mère des jeux latins et des voluptés grecques,*
*Lesbos, où les baisers, languissants ou joyeux,*
*Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,*
*Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,*
*Mère des jeux latins et des voluptés grecques,*

*Lesbos, où les baisers sont comme les cascades*
*Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds*
*Et courent , sanglotant et gloussant par saccades,*
*Orageux et secrets, fourmillants et profonds ;*
*Lesbos, où les baisers sont comme les cascades !*

*[...] Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,*
*Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté !*
*Les filles aux yeux creux, de leur corps amoureuses,*
*Caressent les fruits mûrs de leur nubilité ;*
*Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses, [...] »*

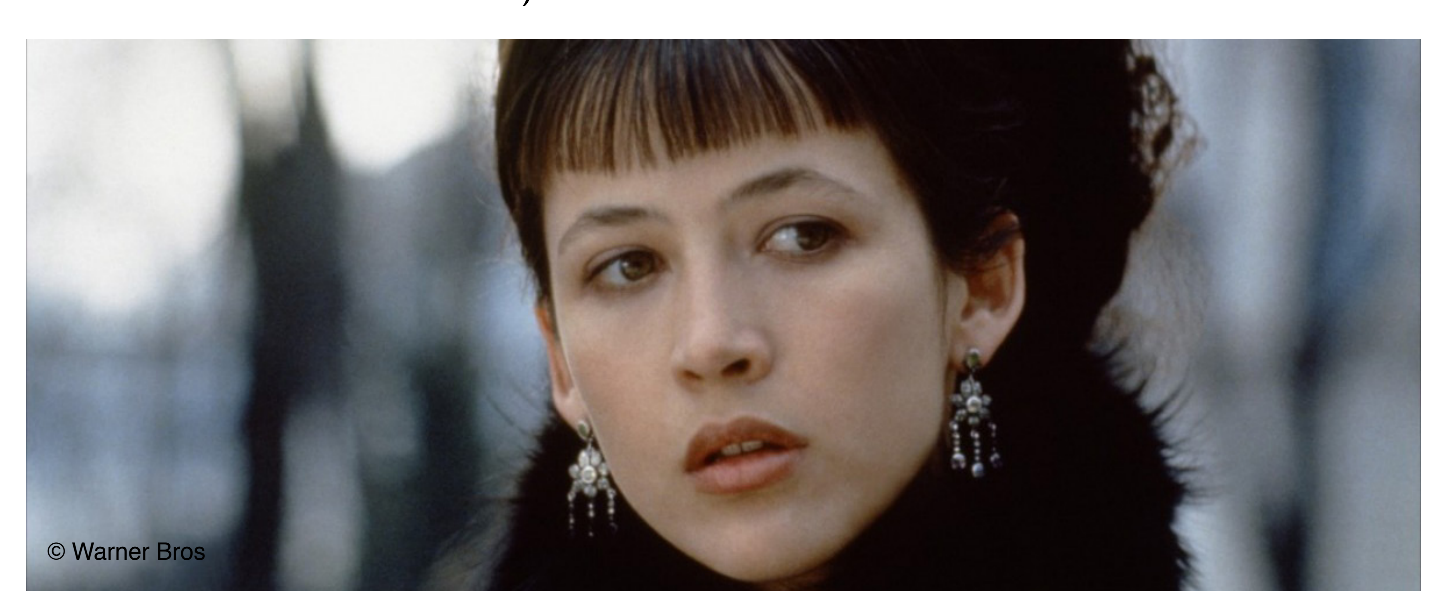
Nous vous laissons lire les quatre autres poèmes interdits, ainsi nommés « Les Bijoux », « Le Léthé », « Femmes damnées » et « Les Métamorphoses du Vampire ». Le 25 juin, Charles Baudelaire publie son recueil ; le 7 juillet, la direction de la Sûreté générale de l'Empire saisit la justice avec les chefs-d'accusation suivants : outrage à la morale publique et offense à la morale religieuse. Le réquisitoire est confié à Ernest Pinard, qui est soucieux de ne pas réitérer l'échec qu'il a subi dans l'affaire Flaubert. La défense des accusés est confiée à Gustave Chaix d'Est-Ange. Le 20 août, le procès s'ouvre à la sixième Chambre correctionnelle de Paris.

Le réquisitoire commence d'un ton presque élogieux : « Baudelaire n'appartient pas à une école. Il ne relève que de lui-même. Son principe, sa théorie, c'est de tout peindre, de tout mettre à nu. ». Mais gare aux apparences ! La suite du discours est âpre : « Il fouillera la nature humaine dans ses replis les plus intimes ; il aura, pour la rendre, des tons vigoureux et saisissants, il l'exagèrera surtout dans ses côtés hideux ; il la grossira outre mesure, afin de créer l'impression, la sensation. Il fait ainsi, peut-il dire, la contrepartie du classique, du convenu, qui est singulièrement monotone et qui n'obéit qu'à des règles artificielles. ». Et Pinard d'enfoncer le clou, juste avant d'entrer dans l'argumentation de son réquisitoire : « Le juge n'est point un critique littéraire, appelé à se prononcer sur des modes opposés d'apprécier l'art et de le rendre. Il n'est point le juge des écoles, mais le législateur l'a investi d'une mission définie : [...] Le juge est une sentinelle qui ne doit pas laisser passer la frontière. Voilà sa mission. ». Le ton est donné. Gustave Chaix d'Est-Ange ne sera pas assez éloquent et ne présentera pas suffisamment d'arguments pour empêcher la sanction. Le lendemain, 21 août, la sentence est déjà donnée : Charles Baudelaire est contraint à payer une amende de trois cent francs, ses éditeurs doivent quant à eux en verser cent, et tous doivent se soumettre à la décision de supprimer six poèmes de l'édition finale des Fleurs du Mal. La condamnation, déjà lourde, aurait pu être pire si le chef-d'accusation d'offense à la morale religieuse n'avait pas été supprimé du fait de l'insistance d'Ernest Pinard sur l'outrage à la morale publique. L'amende étant trop lourde, le poète prend la plume et adresse une lettre à l'impératrice Eugénie : « Mais l'amende, grossie des frais inintelligibles pour moi, dépasse les facultés de la pauvreté proverbiale des poètes, et [...] j'ai conçu le projet, après une indécision et une timidité de dix jours, de solliciter la toute gracieuse bonté de Votre Majesté et de la prier d'intervenir pour moi auprès de M. le Ministre de la Justice. ». L'impératrice, sans doute touchée par la requête, fera réduire l'amende de Baudelaire à cinquante francs.

Ainsi, Flaubert et Baudelaire, tous deux soucieux de l'indépendance et de la liberté des arts, furent frappés par la justice française. Ils étaient victimes de leur engagement honorable, mais aussi du régime impérial qui traverse alors sa période la plus sombre -si l'on excepte la guerre franco-prussienne de 1870 qui précipitera sa chute. En effet, de 1851 à 1860 s'étend une période appelée « l'Empire autoritaire », où Napoléon III impose son autorité et règne sans partage ; Flaubert et Baudelaire y publient leurs oeuvres les plus fameuses, passées à la postérité grâce à l'autoritarisme de l'État. Le résultat n'aurait sûrement pas été le même s'ils avaient publié durant « l'Empire libéral », cette seconde et ultime période napoléonienne, où leurs oeuvres n'auraient peut-être pas subi des procès. Tout est question de circonstances. Baudelaire publiant l'immoral lorsque la France est tenue d'une main de fer, Baudelaire puni d'avoir repoussé les limites de la littérature, ce sont des symboles d'un artiste opposé au régime ; voici pourquoi, depuis son exil, Victor Hugo exulta face à un tel événement. Voici comment Les Fleurs du Mal sont entrées dans l'Histoire.

**- Loïc Pierrot**

# ANNA KARÉNINE, POURCHASSÉE PAR LES LOUPS


© Warner Bros

**Le XIXème siècle russe a un parfum de splendeur et de décadence. C'est l'ère des victoires sur Napoléon, des bals pétersbourgeois, du faste impérial mais aussi celle des attentats anarchistes, d'une paysannerie miséreuse et d'une administration corrompue. La littérature russe connaît alors un réveil extraordinaire, portée par de grands noms tels que Pouchkine, Gogol, Dostoïevski ou Tourgéniev. À leurs côtés trône Léon Tolstoï. Véritable témoin de son époque, qu'il traverse le long de ses 82 ans, il laisse à la postérité une œuvre immense, profonde, souvent autobiographique et surtout des personnages romanesques criant d'humanité.**

On a pour habitude de dire que Anna Karénine est le roman de la maturité de l'auteur et lui-même, après des années d'insatisfaction à son égard, le trouvera abouti. Vaste fresque sur la noblesse de la Russie impériale, Tolstoï raconte l'histoire d'un amour adultère. Celui de cette femme qui accourt à Moscou pour sauver le mariage d'un frère infidèle et y rencontre un élégant et fougueux officier nommé Vronski. Cette femme qui rompt avec sa « tranquillité » d'épouse pour l'aimer dans l'interdit. Mais outre la passion amoureuse Anna Karénine fait aussi le récit de sa condamnation par une société pourtant remise en cause par l'auteur et indigne de la juger. Pénétrons maintenant dans les palais de marbres, les antichambres dorées et les salons tapissés de soies des années 1870 pour un petit aperçu d'un grand roman russe. Lorsque Anna rencontre Vronski, elle est reconnue et enviée par la société pétersbourgeoise. En effet, épouse d'un éminent homme politique, Alexis Alexandrovitch, et mère attentionnée, elle est l'archétype même de la femme bienséante. S'ajoute à cela une grande beauté et un charme mystérieux. Le jeune officier est foudroyé. Mais contrairement à lui, Anna ne peut s'avouer cet amour soudain et nouveau qui naît en elle, la raison sociale l'en retient. Ainsi ditelle à Vronski, alors que celui-ci l'a suivi à Saint-Pétersbourg : « rendez-moi ma tranquillité. ». Mais la sérénité ne vient pas, elle ne peut se résoudre à oublier : « Elle bandait tous les ressorts de sa volonté pour donner à Vronski la réplique que lui dictait son devoir ; mais elle ne put que poser sur lui un regard chargé d'amour. » Alors fleurit la relation coupable. Les deux amants se voient en cachette, la nuit venue, alors qu'Alexis Alexandrovitch est en province. On remarque vite ces regards ardents, ces longues conversations intimes ; et lorsque Vronski tombe de cheval lors d'une course et qu'Anna s'exclame plus que ne le voulaient les convenances, l'adultère ne fait plus aucun doute. À l'inverse d'une Madame de Bovary, Anna est incapable de vivre dans le mensonge et révèle peu après sa relation à son mari. Le jugement du monde aristocratique est sans appel.

Car si Anna et Vronski vivent une passion charnelle, celle-ci est condamnée avec vigueur par la société. Anna voit sa situation se revêtir d'une sulfureuse aura de scandale. Après la tendresse et l'intimité viennent l'isolement et la honte. En effet, Alexis Alexandrovitch ne consent pas au divorce, contraire aux dogmes religieux et cherche à pardonner. La situation s'enlise, les trois personnages sont perdus, Anna tombe malade. Dans les salons, elle est à présent une « femme méchante » qui a perverti la carrière militaire de Vronski, celui-ci l'ayant abandonnée pour elle. En effet, si on blâme Anna, Vronski échappe quelque peu au jugement social par son statut d'homme

non-marié. Les exils du couple n'arrangent rien. Là ils sont confrontés à la solitude, aux aspirations de Vronski à retrouver la vie mondaine, aux sautes d'humeur d'Anna. Ils s'éloignent, lentement, sans comprendre pourquoi puisqu'ils s'aiment et qu'ils ont tout abandonné pour l'autre. Ainsi, ils vivent une passion complexe et déréglée, seuls face à leurs contradictions, sans armature sociale. Cette amour entravé et condamné donne lieu à des scènes mémorables, en particulier lorsque Anna, n'en pouvant plus de se cacher dans la honte, décide de se rendre à l'Opéra. Pendant l'entracte, tous les visages se tournent vers sa loge, une dame respectable vient de l'insulter et de sortir de la salle. Ce passage traduit toute la solitude et l'humiliation de cette femme qu'on ostracise.

Mais il ne faut pas se méprendre, la société que décrit l'auteur ne condamne pas l'adultère mais cet amour ostentatoire, qui fait fi des normes et des mœurs, auquel se livrent nos deux amants. Ainsi, la relation qu'entretient le comte Oblonski (le frère d'Anna) avec avec une jeune danseuse n'indigne personne dans la mesure où, lui, conserve les convenances : il sourit mielleusement à sa femme et fait semblant d'être un père responsable et d'administrer le domaine familial. Sans cette barrière de codes, la société que dépeint l'auteur se sent mise à nu, face à ses propres tares et déficiences. Si Léon Tolstoï montrait encore un certain attachement pour la noblesse russe dans La Guerre et la Paix, il n'a, dans Anna Karénine, qu'aversion pour ce monde qu'il remet en cause sous divers aspects. En premier lieu, il fait de l'homme marié un être incapable de vivre une vie amoureuse épanouie. C'est là qu'interviennent Lévine et Kitty. Cette dernière est éprise de Vronski quand Anna lui prend. Après des mois de mélancolie, elle se tourne vers le bon et taciturne Lévine dont elle avait repoussé la demande. Allégories du couple légitime dans le roman, ils sont plein d'espérances et d'exaltations romantiques au début de leur union mais vivent de nombreuses déceptions et s'avèrent eux aussi distants dans le quotidien. Lévine, alter ego de l'auteur de part sa répulsion de la vie mondaine et son absolutisme, se révèle au fil des pages, être un égoïste qui voit dans son union avec Kitty une quête de bonheur personnel et non conjugal. Tolstoï ne croit pas au rite social qu'est le mariage : « Le mariage, tel qu'il existe aujourd'hui, est le plus odieux de tous les mensonges, la forme suprême de l'égoïsme. »

Par ailleurs, l'auteur fustige l'impuissance sentimentale de l'aristocrate. Il parodie par exemple avec cynisme l'intellectuel qui, certes peut étaler ses opinions politiques des heures durant, mais ne peut faire part de ses sentiments, de peur de se dévoiler, de faire tomber le masque. Ainsi, Serge Ivanovitch, frère de Lévine et écrivain reconnu, s'apprête à demander à la timide Varenka d'être sa femme mais change d'avis au dernier moment et lui demande : « Mais quelle est la différence entre un cèpe et un bolet ? ». On retrouve là aussi l'idée d'une société rigide, qui se cache derrière les convenances. Le cas d'Alexis Alexandrovitch est également intéressant. En effet, voilà un homme froid, conventionnel, plus que jamais attaché à son image et sa carrière. Il évite le divorce (qui aurait été un aveu de faiblesse de sa part) pour ne pas faire de remous dans les salons. Il est incapable de plaire à sa femme Anna, qui le trouve fade et éteint, de lui apporter du plaisir. Outre l'impuissance sentimentale, on entrevoit donc une impuissance sexuelle même si celle-ci reste latente dans le récit. Mais comme tout personnage Tolstoïen, Alexis n'en est pas moins complexe et humain. En effet, la perte d'Anna représente un grand vide dans sa vie, il rentre sous l'influence de la comtesse Lydie, adepte du spiritisme et apparaît faible, lâche et indécis. Pour lui aussi, c'est la dégringolade. Enfin, la noblesse russe d'Anna Karénine est remise en cause par sa superficialité. Ainsi la banalité de certains dialogues est profonde. Ils peuvent certes sembler rébarbatifs au premier abord mais sont rédigés avec brio. Souvent, une nuance est perceptible, un mot employé plutôt qu'un autre qui peut révéler les sentiments ou les opinions réels des protagonistes, cachés derrière un voile d'hypocrisie. Cette société se complaît également dans la médisance. Celle-ci atteint son paroxysme lors d'un dîner pétersbourgeois, où les dames adressent, derrière leurs éventails, des critiques acerbes au maître de maison qui veuf, semble faire du charme à une de ses hôtes.

Voilà un monde régit par les convenances et la retenue, mais qui, pourtant cache de nombreuses tares et des dessous inavoués. Ainsi, Anna est, comme le dit Zoé Oldenbourg, historienne soviétique : « Une belle bête sauvage traquée par une meute de chiens. ». Elle est condamnée sans pitié par l'aristocratie pour avoir bafoué ses règles. Une aristocratie qui apparaît derrière un masque de bienséance mais ne joue en fait qu'une vaste comédie. Plus qu'un regard social et réaliste sur la noblesse de l'époque, ce roman fait entrevoir au lecteur toute la complexité de l'amour, de l'homme et de la vie. A l'heure où il est bienvenue de haïr la Russie, nous devrions parfois porter notre regard ailleurs que sur Vladimir Poutine et reconsidérer la richesse de sa culture et la place de sa littérature dans l'œuvre mondiale.

***- Pablo Moreno***

## NOUVELLE

# DU CAMBOUIS DANS LES ENLUMINURES

Lentement, avec une minutie toute droit surgie de l'esprit concentré, accompagnée d'une force puisée dans le poignet souple et régulier, le stylet de Frère Barja s'enfonçait dans l'écran de la tablette tactile aux mille enluminures, disséminant de chaudes couleurs rouges et ocres, de part et d'autre de la lettrine. L'opération se répétait, à mesure qu'avançait la copie du livre d'heures que le frère supérieur lui avait confiée des semaines plus tôt, dans le calme austère de la bibliothèque, sous les rayons du soleil traversant faiblement les trous au bas des volets. On était depuis peu rentrés dans la saison des tempêtes de sable et il était hors de question de s'aventurer dehors. Les moines se nourrissaient uniquement de ce qui restait de leurs réserves, et cela semblait suffire amplement à la trentaine d'ascètes dont le quotidien se partageait entre la prière, le sommeil et la copie de textes sacrés.

L'ouvrage sur lequel les yeux de Frère Barja s'abîmaient depuis des lunes était destiné à un riche duc, qui possédait moult planètes disséminées à travers au moins cinq systèmes. Frère Barja, comme tous les autres moines d'ailleurs, ne possédait quant à lui rien, et s'obstinait à copier un splendide livre d'heures qui irait rejoindre les trésors blingblings d'un noble vaniteux.

Il est fou de songer à la manière dont les faits répétés et le travail incessant annihile complétement la pensée d'un homme. Frère Barja l'avait constaté, le soir en allant se coucher. Il lui était alors impossible, dans son lit sans oreillers, de se remémorer ce dont à quoi il avait bien pu penser durant sa dure journée de labeur à la bibliothèque. De cette incapacité à se rappeler, il en avait déduit que son cerveau, une fois devant son stylet et sa tablette, ne pensait plus à rien. Il copiait, et c'était tout.

Frère Barja était rentré dans les ordres à vingt-trois ans après un chagrin d'amour. Il en avait aujourd'hui soixante-quatre. Regrettait-il d'avoir choisi la voie de moine copiste ? Parfois, il se disait qu'il aurait mieux fait de continuer à jouir d'une existence matérielle, sur sa planète natale, au lieu de copier sans relâche des ouvrages sacrés dans l'une des tours du monastère perdu sur ce monde si triste, cerné par les déserts brûlants et les montagnes trouées de ravines toutes aussi arides. Mais toujours, dans ces moments d'égarements, la raison lui revenait. Il ne regrettait pas d'avoir choisi la dure vie de moine, faite de labeur et de prières. La rare fraternité avec les autres frères, devenus tout aussi austères que lui, et la beauté des dunes sous le clair des lunes valaient bien tout l'or du monde matériel, destiné à l'oubli et à la lente agonie.

Ce fut justement ce monde matériel, que les frères sur leur planète reculée avaient avec le temps presque fini par oublier, qui frappa un beau jour aux portes du monastère, alors que Barja illustrait soigneusement la lettre D de "Domine".

Frère Bjita, le regard totalement halluciné dernière ses grosses lunettes qui peinaient à cacher les rides sous ses yeux, pénétra dans la bibliothèque où œuvrait Frère Barja.

"Il y a, cher frère, une fumée que l'on peut voir s'échapper au-dessus des dunes face au versant nord de notre monastère. Pour notre Frère supérieur, un vaisseau s'est abîmé dans le sable du désert. Il m'a ordonné d'aller vous quérir. Il veut que vous l'accompagniez vers le lieu supposé du crash."

Frère Barja ne se fit pas prier. Il posa d'une infinie et rapide délicatesse son stylet à côté de sa tablette, puis il se leva d'un bond.

Le Frère supérieur attendait en se grattant la barbe blanche ponctuée de reflets gris dans le dernier cloître avant le portail du monastère, qui conduisait au dehors. Lorsque Frère Barja, suivi de près par Frère Bjita arriva, il le salua d'un bref signe de la main, puis tâcha de lui donner quelques explications.

"J'étais dans mon bureau, en train de rédiger une page de mes Essais, lorsque je fus soudaine-

ment frappé par l'idée de regarder à la fenêtre, comme si l'Esprit lui-même m'avait dirigé vers ce dont il voulait que je me dirige. A cet instant précis, j'ai vu un point brillant traverser le ciel. Puis, de la fumée s'est dégagée des dunes. J'en ai déduit qu'un vaisseau venait de s'écraser. Il nous faut aller voir de plus près la chose. M'accompagnez-vous ?"
L'interrogation, comme bien souvent chez le Frère supérieur, cachait un ordre, et Frère Barja fut bien obligé de se baisser pour tirer sur la lanière de ses sandalettes et remonter ses chaussettes.
"On ferait mieux de nous mettre en route au plus vite. Je vous rappelle que c'est la saison des tempêtes du désert. Quand partons-nous ?"
Frère supérieur ne répondit pas, préférant comme à son habitude laisser les faits parler pour lui. Déjà, le frère chargé de surveiller l'entrée du monastère ouvrait le portail, et les deux hommes se mirent en route, fredonnant quelque chanson à mi-chemin entre le profane et le sacré.
"Ô Esprit sain de l'espace et des planètes,
Dont la lumière brille à la queue des comètes,
Dirige nous vers les droits chemin des Vertueux,
Aux virages que tu dresses parfois tortueux."
La chaleur du sable perçait les semelles des sandalettes et le vent les obligea à arrêter de chanter. Moine à la rude vie ou pas, lorsqu'il s'agit de protéger sa bouche des grains de sable, tout le monde évite de trop l'ouvrir.
La nuit commençait à tomber quand les deux moines virent la lumière d'un feu se projeter contre le vaisseau qui, à leur grande surprise, ne semblait pas abîmé.
"Nous y sommes, et ces flammes laissent à penser, mon cher Frère Barja, qu'il y a eu des survivants au crash. Enfin, si l'on peut parler de crash, vu que le vaisseau a l'air intact."
En effet, déjà, les ombres mouvantes imprimées sur la tôle s'agitaient. Les deux marcheurs du désert s'en approchèrent.
"Chéri, il y a des mecs en bures qui s'approchent !"
La voix féminine, d'une spontanéité aiguë, témoignait de la surprise de la femme assise devant le feu, la main agitée chassant toujours les insectes du désert.
"Je crois que ce sont des moines, mon amour !"
L'homme s'avança, une main tendue en signe de paix.
"Nous sommes des citoyens du Royaume de Berry, planète Bernatus Un. Je m'appelle Zoz. Voici mon épouse Dragda."
Les deux moines scrutèrent les visages de ce couple perdu dans le désert, dans un silence un peu confus que Frère supérieur brisa, en tendant à son tour sa main.
"Je suis le Frère supérieur du Monastère, seule forme de société humaine que vous pouvez trouver sur cette planète naine que possède l'Église de l'Esprit galactique. Notre devoir est avant tout de copier la parole de l'Esprit descendu sur notre univers pour la diffuser aux autres hommes. Mais il nous faut aussi aider notre prochain lorsque l'occasion s'en présente. Les portes de notre Monastère, aussi frugal soit-il, vous sont ouvertes.
- Votre hospitalité nous honore, mais notre vaisseau dispose de tout le confort moderne. Nous avions fait ce feu juste pour profiter de cette belle soirée d'été. Notre four atomique dans notre cuisine peut bien attendre le petit-déjeuner de demain pour fonctionner. Nous souffrons juste d'une avarie dans notre moteur. Mais je n'y connais rien en mécanique. Ma chère et tendre non plus, d'ailleurs !"
Et ils s'esclaffèrent tout deux, bien que les moines cherchèrent où résidait le comique dans les propos de Zoz.
"Auriez-vous juste un moyen de communication pour que je puisse appeler un réparateur, ainsi que mon assurance ?"
Le Frère supérieur soupira.

"Malheureusement pour vous, cette planète est volontairement coupée du reste du monde."
Dradga sursauta.
"Vous voulez dire que nous sommes piégées ici ?
- Non, répondit calmement le Frère supérieur, par l'Esprit galactique bien-sûr que non. Frère Barja, n'aviez-vous pas été mécanicien dans une autre vie ?"
Ce fut au tour de Frère Barja de sursauter.
"C'est en effet la formation que j'ai suivie avant de me revêtir de la bure de nos ordres... Mais c'était il y a si longtemps."
Les deux époux le supplièrent du regard, les mains jointes.
"Je suis certain, mon cher Frère Barja, que l'Esprit saura combler les lacunes de votre cerveau. Je vais rester un peu avec vous, tandis que vous examinerez le moteur de cet engin."
Zoz accompagna Frère Barja vers le moteur, et sortit d'un recoin du vaisseau une boîte à outils.
"Les meilleurs du marché. J'aime bien m'équiper. J'ai acheté ce vaisseau avec les gains de mes paris aux courses. Une pure merveille !
- Cela ne l'a pas empêché de ne pas fonctionner, votre merveille, constata Frère Barja en tournant un vis à l'aide d'une clé de douze."
Il s'essuya le front, d'où commençaient à s'écouler des gouttelettes de sueur, à la file indienne jusqu'au grand saut au niveau des tempes.
"C'est le propulseur qui a l'air d'être touché."
La phrase avait échappé à la pensée de Frère Barja, toute droit surgie de ses souvenirs d'adolescent mécano occupé à réparer les scooters atomiques des mecs du quartier.
"Vous pensez pouvoir faire quelque chose ?"
Zoz avait l'œil gonflé d'inquiétude, et ce regard quelque peu apeuré s'éteignit dès que Frère Barja ria frénétiquement.
"Par ma foi ! C'est une panne de débutant ! Et nous avons toute la nuit pour l'arranger."
Les mains ridées de Frère Barja s'enfoncèrent dans les entrailles du moteur, et se recouvrirent de cambouis. Il y eut quelques coupures sur leur chair vieillie par les ans en travaillant le long des pistons et des enjoliveurs subatomiques, avec une minutie et une concentration semblables à celles passées sur les lettrines des livres d'heures. S'étalant parfois d'un revers de main le cambouis sur le front ou les tempes en y chassant la sueur, Frère Barja sentait des souvenirs lointains remonter à la surface de son esprit travailleur à mesure qu'il s'acharnait sur un détail du moteur : les courses le long des rues, les filles à séduire par la vitesse des scooters, la compétition avec les autres adolescents du quartier de sa planète prolétaire d'origine. Sans s'en rendre compte, en œuvrant sur ce moteur, Frère Barja souriait.
Il songeait à ce chagrin d'amour, mais aussi à ses parents, à ses employeurs d'alors, au garage du coin de la rue, où s'entassaient les carcasses de vaisseaux trop anciens pour être un jour utilisés, destinés à rendre l'âme et les métaux de sa tôle aux ferrailleurs. Il se rappela les regards et les sourires en coin des jeunes filles du Collège Sainte-Ursule, lorsqu'elles passaient sagement, comme des nuées de guêpes, devant le garage. En se remémorant les concerts l'été, dans les festivals sur d'autres planètes où l'on sacrifiait plusieurs mois d'économies, Frère Barja ne remarqua même pas qu'il s'entaillait la main droite contre les rebords pointus d'une pièce du moteur.
"C'est si gentil, lança Dragda, si gentil à vous de vous occuper de notre vaisseau. Voulez-vous un peu de café ?"
Frère Barja remua les épaules, brusquement, tiré de sa rêverie.
"Du café ? Si j'en veux ? Et comment ! Nous n'avons pas de café sur cette planète reculée !"
Dradga lui tendit un gobelet, que Frère Barja avala d'une traite, en se brûlant un peu les lèvres. La caféine se diffusa dans son corps en une fraction de seconde, pénétrant également, par vagues, son âme toute entière.
"J'avais oublié comme cela était bon !"
Frère supérieur s'avança vers lui.

"N'oublions pas, Frère Barja, que notre règle nous oblige à ne boire que de l'eau, du vin et du jus de fruit. L'infusion nous est interdite, sauf s'il s'agit de nous soigner. J'ai d'ailleurs vu dans ma carrière plus d'un moine se porter pâle pour une infusion de cactus du désert."
La dernière remarque était destinée à Zoz et Dragda, qui penchèrent la tête poliment pour s'amuser de l'anecdote.
Le soleil commençait à poindre lorsque Frère Barja referma le capot. S'essuyant les mains et les avants-bras d'un torchon sale, il lança :
"Voilà, c'est réparé. Vous pouvez rentrer chez vous, mes enfants."
Zoz et Dragda remercièrent vivement les deux moines.
"De retour sur notre planète, nous ferons un chèque à votre ordre, en témoignage de notre gratitude... Quel est votre prénom, déjà, cher moine mécanicien ?
- Mon ordre s'appelle les Frères bénédictins de l'Esprit Galactique. Nous manquons cruellement d'engrais pour nos cultures. Un petit geste financier permettra d'en acheter, et d'assurer notre autonomie. Les hivers sont rudes ici, vous savez."
Le vaisseau s'envola, dans un flot de couleurs orangées, à peine plus intense que celui des enluminures qu'aller devoir retrouver en rentrant les deux moines. Ces derniers, une fois le calme du désert revenu, se mirent en chemin.
"Ainsi donc, Frère Barja, vous avez décidé de nous quitter."
Frère supérieur était enfoncé dans son fauteuil, le regard plongé dans celui de Frère Barja.
"L'idée m'est venue dès le soir où nous avons sauvé ce couple perdu dans le désert.
- Vous m'avez en effet semblé bizarre sur le chemin du retour... Comme différent."
Frère supérieur se grattait maintenant la barbe.
"Pourquoi avoir autant attendu alors ? C'était il y a six mois. Nous avons même eu le temps d'encaisser le chèque de ce couple et d'acheter comme promis notre engrais. Vous auriez pu nous quitter le soir même, partir avec eux sur leur planète ou vous faire déposer quelque part, non ?
- J'y ai songé en travaillant sur leur moteur. Tout cela m'a rappelé ma jeunesse... Je ne regrette pas d'avoir passé plus de quatre décennies sur cette planète, mais je me suis dit, en bossant sur ce vaisseau, que j'avais encore quelque chose d'autre à accomplir, que la vie de moine n'était pas une finalité en soi pour moi... Je me suis trompé dès le début et pourtant, c'est étrange, je ne le regrette pas. J'ai donc décidé de quitter ces ordres qui m'ont tant apporté pour aller voir d'autres planètes.
- Tout cela ne répond pas à ma question. Pourquoi avoir attendu six mois ?
- Il me fallait terminer ce livre d'heures. Je vais d'ailleurs profiter de mon départ pour le remettre en main propre à ce duc qui nous l'a commandé."
Frère supérieur se leva et tendit sa main à Frère Barja :
"Eh bien, mon cher Barja, la porte du monastère vous sera toujours ouverte. Je vous souhaite une bonne route, et que l'Esprit vous accompagne."

Frère supérieur observa de sa fenêtre en hauteur Barja, redevenu simple citoyen laïque s'éloigner le long du chemin qui menait au petit spatioport de fortune des moines, uniquement réservé aux vols de ravitaillements et aux départs tout aussi rares. Ce ne fut que lorsque le petit vaisseau qui amena Barja vers d'autres horizons se fut complètement envolé qu'il décrocha un téléphone caché dans un tiroir secret de son bureau et appela Zoz.
"Merci beaucoup pour ton aide cher cousin. Je ne regrette pas qu'il soit enfin parti. C'était un bon élément dans sa jeunesse, mais, avec le temps, sa vue baissant, ses mains tremblantes et sa vieillesse commençaient à s'user sur les livres d'heures dont je lui avais confiés la copie. Ses lettrines d'ailleurs ne ressemblaient plus à rien ! Très mauvais pour le business, tout ça !"

Frère supérieur raccrocha.

**Basile Imbert**

# Lifestyle

# VOYAGER : UN MOT QUI FAIT RÊVER

**Voyager : partir à l'aventure ou simplement profiter des plages paradisiaques des îles tropicales… Qui n'a jamais eu envie de faire ses valises et d'aller voir du pays ? Seulement, le porte-monnaie ne suit pas forcément, ou bien on ne sait pas quel moyen de transport choisir pour profiter pleinement du voyage. Voici quelques témoignages qui vont donneront envie de plier bagage sur le champ !**



© Vinciane Liehn

Tout d'abord il y a la voiture. Quatre roues, un moteur et plus ou moins 5 places, la voiture est le moyen le plus banal pour se déplacer. Classique, certes, mais qui peut devenir très intéressant selon l'usage qu'on en fait. Bon, d'accord, il n'y a pas des millions de possibilités d'utiliser une voiture mais voilà où je veux en venir : on peut voyager en famille, entre amis, et faire du covoiturage ! Prendre la route avec de parfaits inconnus peut en rebuter plus d'un, mais les rencontres que l'on peut faire grâce au covoiturage sont la plupart du temps très enrichissantes.

Je me souviendrai toujours de ces 18h de covoiturage du sud l'Espagne à Paris. On avait commencé par mettre nos énormes sacs parmi les citrons et les tajines marocains, et on en était entourés (sur nous, à nos pieds…). Le voyage commençait bien, à 5 dans une voiture pas bien grande et pour un trajet qui s'annonçait sans fin. Nos conducteurs, qui arrivaient tout droit de Marrakech, étaient déjà bien fatigués alors tour à tour, on a commencé à prendre le volant. Ce voyage fut pénible (je le reconnais) de par le fait que nous étions tout tassés mais je crois que c'est l'un des meilleurs que j'ai fait. Les discussions étaient des plus passionnantes et la solidarité qui se crée tisse de vrais liens.

Je recommande donc le covoiturage parce qu'en plus d'être accessible financièrement et enrichissant, il traverse les frontières et est désormais international.

Mais le covoit' n'est pas la seule solution. Pour rester autour de l'automobile, il y a aussi l'autostop ! Aaah le stop… il faut oser tendre le pouce. Bien évidemment les « risques » que l'on prend sont plus ou moins les mêmes qu'avec le covoiturage : peut-on faire confiance aux personnes qui conduisent les voitures dans lesquelles on monte ? Noé, près de 200 voitures à son actif, nous raconte en quelques mots son expérience :

**Qu'est-ce que tu aimes quand tu fais du stop ?**
L'inattendu, l'aventure, les retournements de situation, faire des rencontres avec tout type de personnes, tantôt généreuses et prêtes à tout pour nous aider, tantôt tristes ou malheureuses et qui dévoilent toute leur vie pour vider leur sac devant un inconnu. Et voir les gens contents de nous aider.

En quoi est-ce enrichissant ?
**C'est enrichissant parce que ça ne coûte rien. C'est aussi enrichissant car on fait des rencontres atypiques que l'on ne peut faire dans aucune autre situation.**

T'as pas peur de te retrouver avec des gens « bizarres » ?
**Non, j'ai jamais rencontré de personnes bizarres sur plus de 200 voitures même en pleine nuit, c'est une légende.**

Quand on fait du stop, il faut s'attendre à ne pas savoir exactement où on va atterrir. Il faut aussi savoir être patient parce que bien que le temps d'attente sur le bord de la route puisse ne pas durer plus de cinq minutes, il peut aussi être d'une heure, deux heures, trois heures ou bien plus encore. Mais l'avantage que l'on ne peut pas négliger est bien entendu le fait que l'on voyage gratuitement. Cependant, il est utile de se renseigner sur la légalité du stop selon les pays. En Espagne par exemple, non seulement le stop est mal vu mais il n'est surtout pas très autorisé. Dans certains pays comme la

France, vous pourrez avancer à une vitesse correcte. Traverser la France en une journée est tout à fait possible, il faut simplement savoir trouver les endroits adéquats pour attendre le moins de temps possible, et surtout là où on ne risque pas de se faire faucher !

Quoi qu'il en soit, le stop est une très bonne expérience que je recommande à tous ceux qui rêvent d'aventures et qui sont ouverts d'esprits.

Après la voiture, il y a le train. J'en ai entendu, des éloges du voyage en train ! Au moment de choisir quel moyen de transport j'allais prendre pour me rendre en Espagne, la réponse de ma meilleure amie était toujours la même : « Et pourquoi pas le train ? ». C'est sûr que sur ce point, Emeline en connaît une couche, elle raconte son expérience dans son blog. Cet article, je vous le recommande au plus haut point car je ne suis pas très bien placée pour en parler. Si vous souhaitez redécouvrir le train, c'est le moment ou jamais de le lire !

Voyager dans les airs est parfois une des meilleures solutions pour faire de longues distances. L'avion a ses avantages et ses inconvénients. Il y a tout d'abord cette longue attente avant l'embarquement : l'enregistrement. On dit souvent qu'il faut arriver à l'aéroport deux heures avant le départ. Pour l'avoir fait plusieurs fois, c'est parfois totalement inutile d'arriver si tôt. Mais parfois bien pratique aussi ! L'attente à l'aéroport peut être plus longue que le trajet en avion lui-même. Bien entendu, tout dépend du lieu où vous souhaitez vous rendre ! Mais l'avion, c'est tout de même bien pratique : le trajet est vraiment raccourci et si on a la chance d'être côté hublot, voir la Terre du ciel n'est quand même pas donné à tout le monde. Et cette sensation au moment du décollage : plaqué contre le siège, la prise d'altitude très rapide qui peut faire légèrement tourner la tête, l'oreille interne qui ne suit plus. Je comprends maintenant pourquoi la ceinture est obligatoire au décollage et à l'atterrissage. Cette sensation de petite perte de contrôle de soi peut être désagréable mais peut aussi être tout à fait supportable. La première fois que l'on prend l'avion c'est surprenant, un petit rire nous échappe et puis on peut y prendre goût. Attention tout de même à ne pas trop y s'y faire, le porte-monnaie risque de rapidement se vider. Hé oui, l'avion c'est bien, mais généralement ça n'est pas donné ! Bien entendu, il y a des bons plans, à vous de les trouver !

Il existe encore de nombreuses solutions pour voyager : la randonnée, la bateau, le vélo, le chameau… Mais je ne vais pas prendre le risque de vous en parler sans trop connaître le sujet. Je vous laisse donc découvrir par vous-même toutes ces manières de parcourir le monde. Où que vous alliez, l'ingrédient essentiel à votre trip restera un bon sac-à-dos !

Bon vent !

***- Aude André***

# LES "PIRES" TENDANCES QUE L'HISTOIRE AIT CONNU

**Suivre les tendances est un plaisir, mais cela peut devenir inconfortable et coûteux. Opter pour un nouveau look ne met généralement pas le corps et la vie en danger, sauf dans le cas de quelques modes et coutumes surprenantes que nous avons déniché. Voyage dans l'espace et le temps pour découvrir ces tendances qui ont eu ou ont toujours des impacts néfastes sur le corps de leurs adeptes.**



**Quand les caries étaient à la mode...**

Nous sommes au XVIème siècle en Angleterre. Seules les personnes les plus aisées pouvaient consommer du sucre, denrée rare et chère à l'époque. Résultat : bourgeois et aristocrates sont nombreux à être victimes de gingivites et de caries. Plutôt que de se soigner, ils en sont fiers et l'assument et en faisant un signe extérieur de richesse. Les moins riches, pour rester à la mode, utilisent de la poudre noire qu'ils s'appliquent sur les dents, pour se créer de fausses caries. Astucieux !

**Vous reprendrez bien un peu de blush...?**

Nous sommes sous le règne de la Reine Elizabeth I. Le maquillage blanc servait à lutter contre l'aspect vieillissant de la peau, et à approfondir le regard. Certaines femmes suivaient la mode de la blancheur si intensément qu'elles se teignaient les cheveux en jaune avec un mélange de safran, de cumin, chélidoine, et d'huile. Les classes supérieures anglaises appliquaient, à la manière d'Elizabeth I, un maquillage à base de céruse, un mélange de blanc de plomb et de vinaigre. On pouvait s'y attendre, ce doux mélange a entraîné une intoxication lente. La

Reine Elizabeth, qui a participé à populariser la tendance, est tombée malade puis est finalement décédée à cause de cela.

**Berthe n'a qu'à bien se tenir...**

Pourquoi certaines chinoises ont les pieds étrangement petits et déformés ? La mode est née en 950 en Chine et a duré plus de 1'000 ans. Pendant toutes ces années, les mères ont enveloppé les pieds de leurs petites filles de bandages serrés pour les rendre aussi petits que possible. Cette tendance était, à l'origine, une coutume des courtisanes de la cour impériale qui gagna progressivement l'ensemble des classes sociales. Les familles chinoises sont persuadées qu'une jeune fille qui n'a pas de petits pieds ne pourra jamais trouver un mari qui leur fasse honneur. Les chinois sont convaincus que de cette atrophie dépend le prestige de la famille.

**Des pantoufles colorées mais des pieds brûlés...**

Dans les années 1860, certains hommes occidentaux étaient très friands de chaussures à motifs colorés, roses, oranges, rouges... Jusqu'à ce que certains porteurs commencent à se plaindre de mystérieuses brûlures chimiques sur leurs pieds, reproduisant les mêmes motifs que sur leurs souliers. Les brûlures pouvaient être très graves, à tel point que certains devenaient incapables de marcher. Le problème est que certaines personnes portant les mêmes chaussures étaient touchées tandis que d'autres ne ressentaient rien. Le mystère a finalement été résolu. Il s'agissait d'un mauvais mélange chimique entre les colorants et la sueur humaine, dont la composition diffère suivant les individus.

**Voyage chez les Padaung et Ndébélés...**

Les femmes girafes portent des colliers à spirales en laiton, qui, au fil des années, tend à déformer leur morphologie et à donner l'impression que leur cou est incroyablement long. On trouve ces femmes en Thaïlande et en Birmanie, dans la tribu des Padaung, mais également chez les Ndébélés d'Afrique Du Sud. Leur fosse claviculaire se déforme par la pression et le poids. Les colliers peuvent peser jusqu'à plus de 25 kilos ! Chez les Padaung, les petites filles, vers l'âge de 5 ans reçoivent une parure qu'elles agrandissent avec les années et la croissance. Cette tradition est devenue un amblème de l'identité culturelle des Padaung mais elle est désormais interdite en Birmanie, toujours tolérée en Thaïlande. Les femmes Ddébélés portent le Idzila (le collier à spirales) pour marquer leur attachement à leur homme et à la maison qu'il a construit. Plus le mari est fortuné, plus elle s'en parera, sur les poignets et les chevilles.

**Les extensions capillaires qui tournent mal...**

Au début des années 2000 au Québec, on assiste à un véritable engouement pour les extensions capillaires, avec comme tête de file une certaine Céline Dion qui exhibait des cheveux courts un jour et le lendemain de longues cascades capillaires (elle dépenserait 4'000€ par mois en extensions). Lorsque la pose est bien faite, on ne s'aperçoit pas qu'il s'agit de faux cheveux. Seulement, certaines femmes ont surement regretté d'avoir voulu accélérer le temps. En 2010, les photos de la chevelure abîmée de Britney Spears, grande adepte des extensions, font rapidement le tour de la planète, révélant des histoires atroces de femmes qui ont vu leur crâne enfler ou s'infecter, tandis que d'autres ont témoigné avoir carrément perdu leurs cheveux naturels.

**- Orlane Le Bouteiller**



# Art



# WORLD PRESS 2014


John Stanmeyer, pour The National Geographic

**Depuis cet été on ne s'arrête plus. La photographie est ce mois-ci encore au centre de l'attention, après plus d'un an d'oubli, à la rédaction. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'à Montréal, du 27 août au 28 septembre, étaient exposés les lauréats du concours mondialement reconnu World Press Photo.**

Alors qu'est-ce que ça donne, un concentré de clichés primés sur un petit espace ?

Déjà ça prend la tête, mais pas au mauvais sens de l'expression. C'est juste qu'il faut être concentré. En entrant dans la salle, la photo de John Stanmeyer, gagnant de l'édition, pose les bases. Une plage, des téléphones, de la lumière dans la nuit et des bras tendus. Que font-ils ? C'est attractif, ça dégage une certaine beauté ; des téléphones répondant aux étoiles. Mais non, bien sûr que non, dans une expo de photos de presse ça ne peut s'arrêter là. Après la lecture de la légende on réalise à quel point elle est importante. D'un coup l'image revêt un tout autre sens. Ce sont des migrants en transit à Djibouti cherchant à contacter leurs familles en Somalie avant de rejoindre l'Europe.
Chaque pièce suit cette même logique, faisant se succéder une première interprétation, puis la lecture du texte explicatif qui nous permet enfin de porter un regard plus perçant peut-être sur les événements du monde. L'esthétique n'est là que pour servir le sujet et attirer le spectateur. Elle permet ensuite de dénoncer, de délivrer une réalité souvent bouleversante.

Prenons le cliché de Taslima Akhter. Dès le premier abord on réalise que quelque chose de la photo est statique, creux ; les couleurs et les silhouettes plongées dans ce chaos semblent fictionnelles, impossibles. Pourtant, rien de tout cela n'est faux. Les deux corps enlacés sont inertes. Le chaos est issu des débris d'un drame meurtrier, celui du Rana Plaza au Bengladesh. L'ultime geste de tendresse présent semble montrer les seules traces d'humanité dans un monde où le profit a pris le pas sur l'humain.

Dans la même idée on peut aussi évoquer les clichés de Robin Hammond dont la perspective, le cadre et le choix du noir et blanc amènent le visiteur à se pencher sur ce qu'il cherche à montrer. Qu'y a-t-il derrière l'appareil photo ? Une population ignorée, délaissée que l'on laisse souffrir en silence dans des pays dévastés par la guerre. En effet, en Afrique, les malades mentaux sont des oubliés isolés.

Événements peu ou pas traités apparaissent comme des réalités crues permettant de nous ouvrir les yeux. Tout le long, la mise en exposition nous fait suivre un parcours logique. Les couleurs, les formes, les mouvements ou les compositions se répondent d'une photo à l'autre. Cet esprit de continuité permet les associations d'idées, voire d'être plus touché par des



Philippe Lopez, France, Agence France-Presse

scènes d'un quotidien méconnu, des portraits spontanés d'émotions vraies (Markus Schreiber et son portrait d'une sud africaine, déçue de ne pouvoir voir le cercueil de Mandela) ou même des paysages. On devient alors l'observateur des différences culturelles à travers le monde. Cela peut passer par le charme d'un portrait d'une Sioux du Dakota du Nord (Rena Effendi) ou le dévoilement de l'importance du corps en Égypte (Denis Dailleux).

De l'homme on passe à l'animal qui n'en est pas moins touchant. On arrive à percevoir la peur dans les yeux d'un puma sur les hauteurs de Los Angeles (Steve Winter) ou la curiosité des Bonobos (Christian Ziegler). Chez Markus Varesvuo, on s'ébahit devant du blanc, du noir et du gris. On observe l'eau, les gouttes projetées par les guillemots de Troïl qui s'envolent. On se sent plongé dans l'image avec l'impression de pouvoir presque les toucher.

Quelques mètres plus loin c'est le rapport bestial de l'humain au monde qui est désigné.
Connaissez-vous la ville la plus polluée au monde, la plus grande ville du cercle polaire ? Norilsk et son histoire glaciale, entre gel et goulags, mines et métallurgie. Un lieu contre la nature qui en subit les effets, nature morte mettant peu à peu fin à la notre. Elena Chemichova livre alors des photos édifiantes de vie là où l'on en imagine pas, ou peu.
Un autre panneau semble nous proposer des œuvres abstraites. Et puis les lettres défilent, sont comprises et les pièces présentées par Kacper Kowalski revêtent un autre sens. Ce qui se trouve en face de nous se mue alors en plusieurs vues aériennes alarmantes ...

Deux séries, un constat : combien de temps peut-on encore vivre de cette façon, et que restera-t-il des êtres vivants quand tout aura été pollué ?

Certains semblent donner leur réponse quelques mètres plus loin. Danila Tkachenko dévoile des photos de personnes ayant décidé de se retirer de la société. C'est vivre reclus et en ermite pour retrouver un peu d'harmonie avec la nature, une solution extrême à un problème global qui ne demande qu'à être résolu. Ce recul face au monde "civil" relève peut être aussi d'une autre réalité ; la volonté de fuir la violence quotidienne, implicite ou explicite.

Par les portraits tirés d'une gueule cassée de l'Irak qui n'est pas sans rappeler les peintures d'Otto Dix, Peter Van Agtmael illustre la violence institutionnalisée de la guerre, puisque l'État a "le monopole de la violence légitime" (Weber), et que l'armée est de son ressort. Or, l'exposition, loin de se cantonner à un conflit (l'Irak), ou à un point de vue (États-Unis), nous présente au contraire une multitude de façons d'aborder la violence. Elle peut s'exercer sur les civils aussi bien que sur les soldats. Elle peut relever du rapport Homme/animal, comme de la vie privée, avec la violence conjugale par exemple.



Markus Schreiber, Germany, The Associated Press

Une série de photo nous a particulièrement marqués : celles de Christopher Vanegas, sur les conséquences du crime organisé au Mexique. Il nous confronte à une vérité morbide en nous révélant les mises en scène réalisées par les cartels afin de terroriser la population. On y voit des morts enrubannés de blanc et accrochés sous un pont à la façon de cocons mortuaires. Ça donne des frissons.

Le World Press Photo permet finalement de penser l'Histoire par des bribes d'histoires au travers d'images plus ou moins exceptionnelles et rares. On se retrouve face à diverses problématiques souvent mises de côté ou absentes des médias. On remarque par exemple que la solidarité internationale ne vient pas de ceux qui ont le plus de moyens, que le sort des réfugiés syriens est discuté mais que les solutions ne sont pas toujours proposées (Alessandro Penso). On voit également que l'on ne se préoccupe pas de certaines minorités ayant fait le choix de continuer à vivre de façon traditionnelle, voulant conserver leurs coutumes et que l'Union Européenne ne les y aide pas (Rena Effendi).

Après le trou noir, en montant les marches, on réémerge vers la lumière. Le ton se fait plus léger, on découvre des touches de bonheur avec des photos issues du site Nightlife. On y aperçoit Osheaga (Bruno Guerin) et son état d'extase, le dénuement et l'opulence d'un bal en blanc (Sylvain Granier), ou encore les Food Trucks du vendredi (Pamela Lajeunesse). C'est là que l'on réalise à quel point il fait bon vivre à Montréal et que nos préoccupations se focalisent sur l'amusement, l'ivresse et la joie, parfois au détriment de l'information et de l'action.

Ensuite au stand ICI RDI, c'est au tour des reportages vidéos de prendre l'espace. En simultané, deux écrans diffusent des images sans le son. Cela nous permet d'avoir une toute autre vision de l'information, sans la subjectivité des commentaires. Tout redevient sujet à sa propre interprétation affectée par son propre bagage critique et culturel.

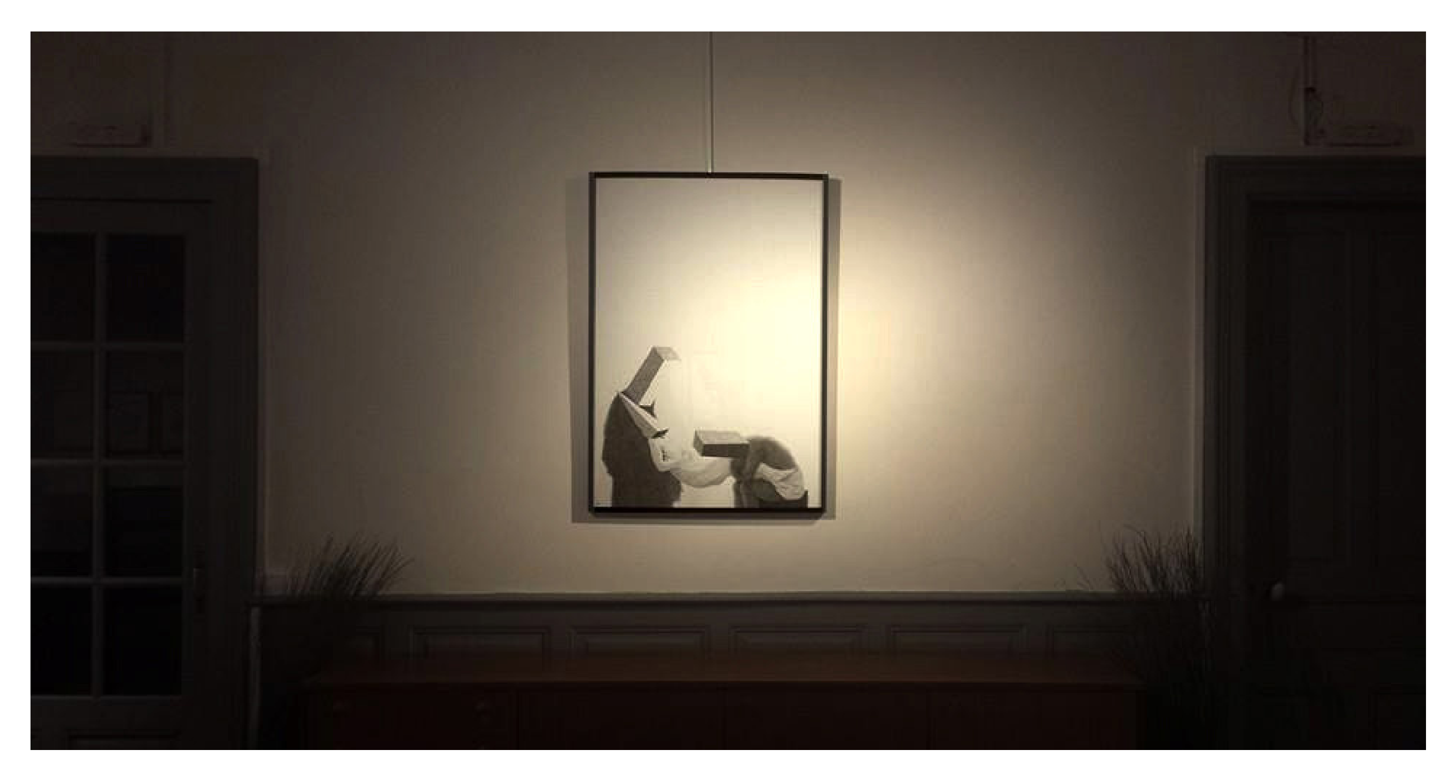
Du côté de l'OXFAM, la foi en l'humanité renaît un peu. Enfin, on discerne des photos illustrant une lutte contre l'injustice et la pauvreté. Des photos présentant des moments privilégiés entre acteurs du changement, que ce soit des autochtones ou des personnes engagées dans l'humanitaire. D'autres sentiments émergent, et des mots-clefs encore jamais prononcés pendant le parcours montrent que l'aventure humaine est riche, tantôt négative, tantôt positive. Joie, reconnaissance, confiance et partage ressortent des témoignages. En haut on aspire à l'idéal, tandis que le bas nous rapproche du spleen.

Malgré l'apparition de l'espoir qui nous extirpe des idées noires, les photographies de presse nous marquent au fer rouge. Après quelques heures passées en compagnie des clichés, après avoir vu en face les multiples réalités de notre monde, la cruauté de l'Homme envers l'Homme, la violence de l'humain envers les autres terriens et son environnement, nous ne pouvons pas en sortir intacts. Les jours ont beau passer, la pensée ne peut plus s'empêcher de cogiter. Et l'envie d'agir ne fait alors que grandir.

**- Louison Larbodie**

# KLEMT : DESSINATEUR POINTILLEUX

**KLEMT est un artiste dessinateur qui monte ! Originaire de la région de Reims, il répond à Maze et nous explique en quoi consiste réellement son travail, d'où il puise son inspiration et comment il s'est créé une "patte artistique" bien à lui.**



**Maze : Quel est ton parcours jusqu'à présent ? (études... projets)**
Très petit déjà j'ai toujours voulu dessiner. Je voulais être dessinateur de bande dessinée et avec le temps je me suis spécialisé dans le film d'animation 2d en étudiant à St Luc, Bruxelles, puis la 3d à Supinficom, Valenciennes. De là j'ai commencé à travailler dans une petite entreprise sur Limoges. Deux ans plus tard, j'ai commencé à préparer mon voyage pour partir dans les pays de l'Est quand on m'a proposé d'exposer dans une galerie sur Limoges. De là on m'a proposé d'exposer sur Paris pour l'atelier 130. C'est ainsi que, par le fruit du hasard, j'ai démarré ma carrière d'artiste.

**Maze : D'où t'est venue l'envie de te spécialiser dans le dessin ?**
Le dessin a toujours fait partie de moi. L'envie de dessiner ne m'a jamais quitté. C'est mon oxygène. Ce qui me canalise et me permet de m'évader.

**Maze : Comment décrirais-tu ton style de dessin ?**
Ce n'est jamais évident de définir son travail. Ma technique s'inspire de la gravure. Chaque dessin est comme une page d'un journal intime, où j'essaye d'aller à l'esentielle, supprimer le superflux pour n'y laisser qu'une émotion qui m'a traversé le coeur. Epurer au maximum et essayer d'être le plus sincère possible. C'est tout ce qui compte.

**Maze : Ta méthode nécessite beaucoup de patience, c'est ce qui te caractérise ?**
Hélas non, j'ai un tempérament de feu. J'ai du mal à rester en place et je suis quelqu'un très speed. Mais il n'y a que quand je crée que j'arrive à m'apaiser et à rester en place. Les heures défilent sans que je m'en rende compte. C'est comme être dans un autre état où l'on se connecte à une énergie apaisante et abstraite.

**Maze : Où puises-tu ton inspiration ? Que représentent tes dessins généralement ?**
Je puise mon inspiration dans tout ce qui m'entoure. Ca peut venir d'une phrase entendue dans le métro, d'une photographie bouleversante ou le croisement d'un regard dans la rue qui reste figé dans notre esprit. Un dessin naît d'un sentiment. Cela peut être la solitude, des doutes ou l'envie de s'évader. Mais je suis très dur envers mon travail. Généralement, une fois mon œuvre achevée je ne l'aime plus. Le temps est révolu et mon énergie n'est plus la même. Ainsi que le regard que je porte sur les chose. C'est comme si une partie de moi était abandonné dans cette œuvre. J'ai vraiment du mal à me rendre compte de


© ROMAINNICOLAS

la qualité de mon travail, m'obligeant à aller toujours plus loin. Et parfois c'est vraiment difficile de garder confiance en soi. C'est pour cela que je ne tiens pas vraiment à un dessin en particulier. Mais si je devais en choisir un je pense que je prendrais Jonas. C'est celui qui me ressemble le plus à mon sens. L'Homme dans ses pensés (qui représentent pour moi le seul véritable foyer) seul face à la nature.

**Maze : Tu es un artiste en pleine ascension, tu as récemment exposé à New York, tu t'attendais à un tel succès ?**

Non pas vraiment, et ce n'est pas le genre de chose qui me transcende. A vrai dire je n'y pense pas.

**Maze : Pourquoi ne pas choisir de mettre des couleurs dans tes dessins ? Pourquoi le noir et blanc ?**

Certain dessins ont de la couleur ! Mais c'est vrai que je préfère travailler en noir et blanc car j'aime ce contraste. Je ne saurais pas vraiment l'expliquer. Mais je suis en train de préparer d'autre œuvres mélangeant aquarelle et encre de Chine.

**Maze : Quels sont les artistes qui t'inspirent le plus ou auxquels tu es attaché ?**

Aïe... C'est une question pratiquement impossible à répondre. Mon regard, mes goûts et émotions changent en vieillissant. Il y a toujours des œuvres peintes ou musicales que je garde au fond de moi et qui reviennent souvent à la charge tout au long de ma vie, mon enfance les ayant enfermés à tout jamais dans mon cœur. Mais pour en citer en vrac je dirais Dali, Rembrandt, Girodet, Turner, Claude Serre, Vermeer, Jon Klassen pour ne citer qu'eux.

**Maze : Quelles seront les prochaines expositions ? Quels sont tes projets pour la suite ?**

Pour l'instant je lève un peu le pied, l'année ayant été très chargée, j'essaye de prendre un peu plus de temps pour moi afin de recharger mes batteries. Mais je suis en train de préparer une nouvelle collection de tableaux qui devrait être présenté sur Paris fin Novembre. Des projets de t-shirts, de lampes, de meubles peints vont faire leur apparition dans les mois qui arrivent. Je pense aussi à m'exporter à Berlin, c'est une ville dont j'ai toujours voulu visiter. Mais je me laisse porter par le vent comme je l'ai toujours fait. J'ai confiance en ma bonne étoile.

**- Propos recueillis par Laurène Poirel**



Clock, à mi-chemin entre The White Stripes (ou un autre duo fille/gar
rock) et Hole (pour le côté nineties). Après les avoir découverts en live sur l'u
mières parties récentes, j'en ai profité pour leur poser quelques questions.
36 - 37
UKRAINE
LA CONTESTATION EN MARCHE
ANDROID APP ON
Google play
Télécharger dans
l'App Store
FINANCÉ AVEC LA PARTICIPATION DU
Programme
Jeunesse
en action


DU 27
SEPTEMBRE
AU 30
NOVEMBRE
2014
Les Ateliers
de Rennes
PLAY
TIME
Biennale d'art
contemporain
HALLE DE LA COURROUZE
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE RENNES
FRAC BRETAGNE
40mcube ▪ Le Cabinet du livre d'artiste
La Criée centre d'art contemporain
Phakt Centre Culturel Colombier
Passerelle (Brest) ▪ Le Quartier (Quimper)
www.lesateliersderennes.fr